

gw

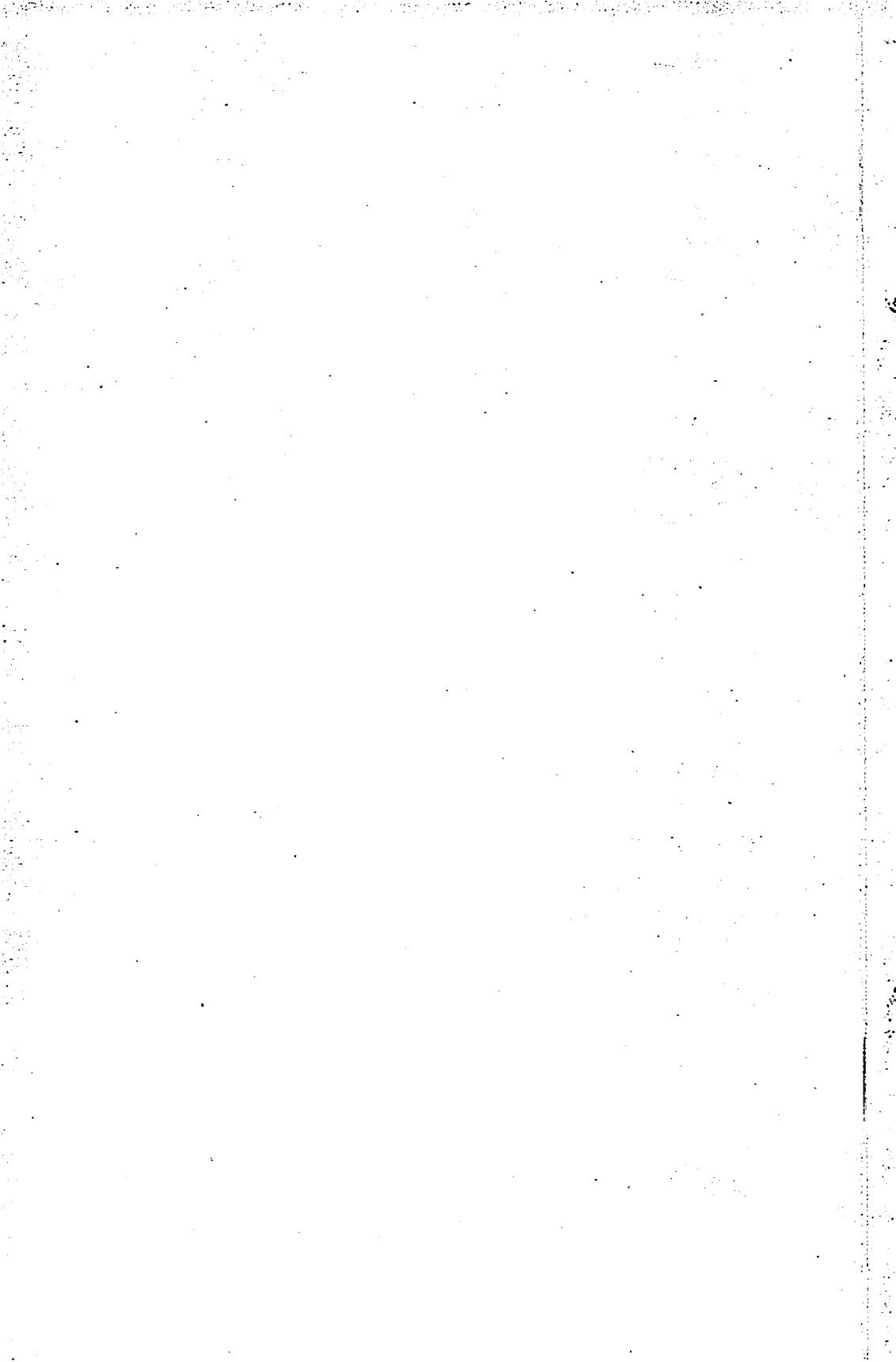


La Société historique académie

LES CAHIERS

Vol. 32, no 4

décembre 2001



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ACADIENNE

LES CAHIERS

Vol. 32, n° 4

décembre 2001

TABLE DES MATIÈRES

Présentation (La rédaction)	180
Des patriotes acadiens à Nantes pendant la Révolution française (Gérard-Marc BRAUD)	181
The French Connection (Rainer L. HEMPEL)	188
Saint-Pierre et Miquelon : « Origines et originalités » (Marc DÉRIBLE)	209
Nouvelles de la SHA (La présidente)	226

Les articles dans *Les Cahiers* sont répertoriés dans *Acadiensis, Canadian Historical Review*.

Courrier de la deuxième classe – Enregistrement n° 1369

Montage : Léa Girouard

Imprimé par Print Atlantic, Moncton (N.-B.)

ISSN 0049-1098

Ce cahier a été réalisé avec le concours du Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton.

La Société historique acadienne

On peut devenir membre de la SHA en payant la cotisation de :

Membre à vie	400 \$
Membre bienfaiteur	50 \$ ou plus
Membre régulier	• 25 \$ au Canada • 30 \$ à l'étranger
Membre étudiant	10 \$
Bibliothèques et institutions	• 30 \$ au Canada • 35 \$ à l'étranger

Tout membre en règle reçoit automatiquement pour l'année en cours, *Les Cahiers* publiés par la Société. Un montant de 12 \$ de la cotisation sert à défrayer les coûts de publication et d'expédition des *Cahiers*.

Pour tous renseignements, veuillez communiquer à l'adresse suivante :

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ACADIENNE
Case Postale 632, Moncton (N.-B.) E1C 8M7
Site Internet : <http://umoncton.ca/sha/sha.htm>

Conseil d'administration 2001-2002

Président d'honneur :	Père Anselme Chiasson
Présidente :	M ^{me} Léone Boudreau-Nelson
Vice-président :	M ^c Honoré Bourque
Secrétaire :	M. Claude Bourque
Secrétaire adjoint :	M. Lewis LeBlanc
Trésorière :	M ^{me} Lise Caissie
Conseillers :	S ^r Thérèse Vautour, ndsc M ^{me} Jeannine Thériault M. Alcide LeBlanc
Représentant du département d'histoire :	M. Samuel Arseneault
Fonds permanent :	M. Edgar Léger M. Alyre Cormier
Comité de rédaction :	M ^{me} Léone Boudreau-Nelson Père Anselme Chiasson M. Ronnie-Gilles LeBlanc
Vérificateur :	M. Donald Cormier, C.A.
Expédition des <i>Cahiers</i> :	M. Oscar Duguay

La Société historique acadienne (SHA) fut fondée en 1960 dans le but de regrouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire acadienne. Son objectif principal est de se consacrer à la découverte, la collection et la publication de tout ce qui peut contribuer à mieux faire connaître et aimer l'histoire acadienne.

Être membre de la SHA, c'est adhérer à une société qui compte des membres :

- d'un océan à l'autre au Canada, c'est-à-dire dans chacune des dix provinces canadiennes ainsi qu'au Yukon;
- dans les états américains de Louisiane, Washington, New Hampshire, Massachusetts, Maine, Connecticut, Utah, Ohio, Wisconsin, Illinois, New Jersey et New York;
- ainsi qu'en France, en Angleterre et en Italie.

Être membre de la SHA, c'est aussi :

- recevoir la revue trimestrielle *Les Cahiers*. Il est à noter qu'un bon nombre de bibliothèques importantes sont abonnées aux *Cahiers*, entre autres celles de la Library of Congress, de Harvard College et de la Sorbonne.
- bénéficier éventuellement des vidéocassettes sur lesquelles sont régulièrement enregistrées les conférences publiques de la société.

Être membre de la SHA, c'est se permettre une meilleure connaissance de l'histoire et de son identité propre à travers les travaux des chercheurs, les conférences et les publications.

Être membre de la SHA, c'est aussi faire partie d'une société qui a été officiellement honorée par le gouverneur général du Canada qui, en 1997, lui concédait ses armoiries et sa fière devise *L'histoire m'est témoin*.

Au cours de son existence, la Société historique acadienne a, par ses nombreux voyages organisés, pris contact avec les Acadiens de Belle-Île-en-Mer, du Poitou, de la Louisiane, de la Nouvelle-Angleterre, des provinces Maritimes, du Québec et des îles Saint-Pierre et Miquelon.

Présentation

Le séjour des Acadiens en France dans les années qui ont suivi le Grand Dérangement, demeure encore assez mal connu. C'est dans le but de combler ce vide, que le généalogiste Gérard-Marc Braud s'évertue depuis un certain temps à faire ressortir les événements qui ont marqué la présence des Acadiens et Acadiennes à Nantes durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Dans le texte qu'il nous livre, monsieur Braud a relevé le rôle qu'ont joué certains Acadiens dans la protection des enfants orphelins dont les parents ont été victimes des guerres de Vendée pendant la Révolution française.

Dans le cadre de la série de conférences sur la rivière Petitcoudiac, Rainer Hempel a fait une présentation sur les relations amicales qui ont existé entre les Acadiens et les colons allemands venus s'établir dans la région du Coude (Moncton aujourd'hui) dans les années 1760. Selon l'auteur de cette conférence que nous publions dans le présent *Cahier*, ces nouveaux arrivants auraient eu beaucoup plus de difficultés à s'adapter à leur nouvel environnement sans l'étroite collaboration des Acadiens.

Nous publions également dans ce numéro, une autre conférence prononcée devant les membres de notre société d'histoire. Il s'agit de la présentation de Marc Dérible sur l'histoire de l'archipel français de Saint-Pierre et Miquelon. Monsieur Dérible nous fait part des principaux événements qui ont marqué l'histoire de ces îles au cours des cinq derniers siècles.

En dernier lieu, la présidente de la SHA, madame Léone Boudreau-Nelson, nous met au courant des plus récentes activités de notre société d'histoire. Nous incluons également une notice nécrologique d'un des collaborateurs des *Cahiers* décédé lors des événements tragiques du 11 septembre 2001 survenus à New York.

La rédaction

Des patriotes acadiens à Nantes pendant la Révolution française

Gérard-Marc BRAUD

Les guerres de Vendée, et notamment la première (1793-1796), ont eu des conséquences dramatiques sur la population civile, victime d'exactions et d'assassinats, sur le territoire de ce qu'il est convenu d'appeler la Vendée Militaire.

Ceux qui se sont intéressés à cette sombre page de notre histoire nationale et régionale ont pu noter que la période la plus meurtrière a débuté le 10 mars 1793 avec l'insurrection des campagnes du Maine-et-Loire, de Loire-Atlantique et de Vendée pour atteindre son paroxysme le 23 décembre 1793 (3 Nivôse - An II) au soir de l'écrasement de l'armée royaliste à Savenay, à 30 kilomètres au nord-ouest de Nantes.

Soit plus de neuf mois de combats acharnés et sanglants, d'horreurs commises de part et d'autre, même si certains événements plus atroces que d'autres, je pense aux actions exterminatrices des « colonnes infernales » du général républicain Turreau, ont marqué à ce point les esprits que plus de deux siècles après, on commence seulement à prendre un peu de recul grâce à des historiens contemporains sérieux, capables de dépassionner le débat et d'éclairer notre vision de cette malheureuse guerre civile.

Pendant toute cette période, Nantes, la grande ville de 80 000 habitants, capitale de cette région, a été au cœur du conflit. Convoitée et assiégée par l'armée vendéenne (les « brigands » comme les appelaient les républicains), elle a résisté et le 29 juin 1793, l'attaque massive des insurgés fut repoussée après la mort de leur général en chef : Jacques Cathelineau, surnommé « le saint de l'Anjou ».

On estime d'ailleurs que pendant toute cette année décisive pour l'avenir de la République, la population de la ville s'est gonflée

considérablement d'une masse de réfugiés, pour atteindre près de 120 000 habitants.

La « longue marche » de l'armée royaliste que l'on a appelé « virée de galerne », d'octobre à fin décembre 1793, a jeté sur les routes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, en sabots. Ces derniers, quand ils n'ont pas été tués en cours de route, se sont souvent trouvés orphelins, livrés à eux-mêmes et ramassés par les troupes républicaines.

Ces « petits brigands » étaient ensuite emprisonnés avec des milliers d'adultes (dont certains finirent leurs jours au fond de la Loire), en plusieurs lieux de la ville de Nantes.

Le plus connu et le plus important, par le nombre des malheureux qui y furent enfermés, était l'entrepôt des « cafés », situé à deux pas de l'hôpital du Sanitat, dans ce qui est aujourd'hui la rue Lamoricière.

Deux personnages vont jouer un rôle essentiel dans ce qu'il est convenu d'appeler le « sauvetage » de centaines de « petits brigands »; le citoyen Dumais, tout d'abord, concierge de l'entrepôt des cafés (qui évidemment n'avait plus cette destination en cette période troublée) et le sinistre représentant du peuple : Jean-Baptiste Carrier, en poste à Nantes du 8 octobre 1793 au 13 février 1794.

Le premier, patriote convaincu, avec l'aide de quelques autres citoyens républicains, n'aura de cesse de signaler aux autorités locales et à Carrier, la situation désespérée de ces centaines d'enfants qui mourraient par dizaines chaque jour de cet hiver 1793-1794.

Le second, seul responsable de l'ordre républicain dans la ville, avec droit de vie et de mort sur chacun (droit qu'il utilisera au maximum dans les trop fameuses « noyades de Nantes avec mariages républicains »), se fera prier longuement si je puis dire, tout au long du mois de janvier 1794, avant d'accepter ce qu'on lui proposait, c'est-à-dire le placement des enfants de « brigands » dans des familles de patriotes nantais.

C'est ainsi que les archives municipales nous révèlent la liste de 752 enfants qui furent l'objet d'un tel placement. D'autres adolescents, tous des garçons, au nombre de 252, avaient été proposés pour servir sur les bateaux de la République, comme mousses.

En fait, Carrier a toujours refusé cette dernière mesure et on est plus qu'inquiet sur le sort que connurent ces enfants mâles qui ne figurent pas sur la liste des enfants placés.

Quant aux véritables motivations des patriotes nantais qui proposèrent d'accueillir, provisoirement, un ou plusieurs enfants de brigands, si certaines étaient purement humanitaires dans « l'esprit Républicain », d'autres étaient moins louables.

Ainsi le sieur Brulard, fabricant de tabac, recueille-t-il neuf enfants, entre 9 et 12 ans. Plusieurs d'entre eux, très affaiblis par les privations et les conditions de détention mourront quelques jours après leur arrivée dans les locaux de leur « bienfaiteur » qui en fait recherchait une main d'œuvre à bon marché. Et il ne fut pas le seul!

C'est maintenant que l'histoire de certaines familles acadiennes de Nantes rejoint l'histoire de la Révolution.

En effet, dans la longue liste des familles d'accueil de patriotes nantais, nous avons relevé quelques patronymes acadiens.

Ainsi Firmin Trahan, qui recueille, le 8 Nivôse - An II (28 décembre 1793), le jeune Jean Brochard, âgé de 14 ans, originaire de Treize-Septiers, qui décline le nom de ses parents disparus : Jacques-Louis Brochard et Marie Jaguers.

Quant à Firmin Trahan, dont nous allons reparler, il est dit « maître d'équipage ».

Ainsi également un certain Grangé, batelier à la Fosse, donc en bordure du port, qui recueille une petite fille de 3 ans, Jeanne Grandjean.

Ainsi le citoyen Jean Comeau, cordonnier, 17, rue de la Commune à Nantes, qui « adopte » le 8 Nivôse - An II, la jeune Marie-Anne Meunier, âgée de 14 ans et demi, originaire de la Tessouale.

À la différence de Firmin Trahan, dont la généalogie nous est connue, nous n'avons pas pu authentifier les racines acadiennes possibles du citoyen Grangé et de Jean Comeau.

Toutefois une action analogue peut être portée au crédit d'un autre acadien resté à Nantes après le grand exode de 1785 vers la Louisiane.

Il s'agit de l'adoption véritable celle-là, avec acte authentique, relevé lors de nos recherches, de la part de Charles-Lazare Daigle dont nous retrouverons également la généalogie partielle ci-après.

Voici en quels termes a été rédigé l'acte d'adoption au registre d'état civil de Nantes, le 28 Fructidor - An II de la République (14 septembre 1794)

ont comparu en la maison commune, Charles-Lazare Daigle, gryeur de navires, âgé de trente cinq ans et Claudine Charon, son épouse, âgée de quarante cinq ans, le premier né au Canada, la seconde en la commune de Chantenay, près et district de Nantes, domiciliés en cette municipalité section Brutus à l'Hermitage, et mariés au dit Chantenay il y a environ dix ans, lesquels assistés de Jean-Baptiste Renaud maître d'équipage, âgé de vingt neuf ans, cousin au paternel du comparant et Pierre-David Renaud, marin, aussi cousin du dit comparant, âgé de vingt cinq ans, demeurant l'un et l'autre au dit Hermitage, m'ont déclaré adopter et reconnaître comme leur propre et légitime enfant, un enfant mâle ci-présent, âgé d'environ trois ans, qu'il a sauvé de la fureur des brigands, dans un église, près Beaupréau, district de Cholet, département de Maine-et-Loire, sans savoir s'il est positivement natif de cet endroit et quels sont ses père et mère, lequel enfant ils ont gardé chez eux depuis environ neuf mois, avec permission du représentant du peuple Carié, alors à Nantes, et dont il avait fait la déclaration au greffe de cette municipalité et déclarent donner à cet enfant le prénom de Charles

Qui était Charles-Lazare Daigle?

Baptisé le 9 août 1761 à Cherbourg (Manche) en l'église Très-Sainte-Trinité, il était le deuxième enfant du couple Jean Daigle et Marie-Judith Duzel.

Jean Daigle faisait partie de ces Acadiens faits prisonniers à l'île Saint-Jean et l'île Royale et ramenés directement en France, sur des goélettes anglaises, au cours de l'hiver 1758-1759.

En 1760, alors qu'il a déjà un premier enfant prénommé Jean-Baptiste, il est recensé à Cherbourg, comme habitant, avec sa famille, rue de la Paix. Puis nous perdons sa trace ainsi que celle de son épouse.

Quant à Charles-Lazare Daigle, il est à Chantenay en 1786, aux portes de Nantes, puisqu'il se marie avec Claudine Charon le 19 septembre de la dite année à l'église Saint-Martin.

Deux enfants naîtront de cette union :

- ① Françoise-Désirée, le 20 août 1787, qui décédera dès le 12 septembre, à l'âge de trois semaines ;
- ② Julien-Charles, le 20 décembre 1788, qui, lui, décédera le 30 septembre 1792 à l'âge de 3 ans et demi.

Ainsi, au moment de l'adoption en septembre 1794, le couple Daigle-Charon n'a plus d'enfant vivant. Qui plus est, ce jeune enfant a été recueilli neuf mois plus tôt, soit à la fin de l'année 1793, alors que l'armée vendéenne était en pleine déroute et que les enfants perdus et (ou) orphelins se comptaient par millier... juste un an après le décès du petit Julien-Charles.

Le contenu de l'acte d'adoption nous conduit à penser que Charles-Lazare Daigle devait être un bon patriote engagé dans les unités républicaines pour se trouver ainsi, en fin d'année 1793, à Beaupréau, à 50 kilomètres au sud-est de Nantes, au cœur du théâtre des opérations militaires.

On ne saura jamais si ce jeune Charles Daigle était fils de républicain ou de « brigands », même si l'acte d'adoption laisse à penser que ses parents étaient peut-être dans le camp des premiers : « sauvé de la fureur des brigands dans une église près de... ». Mais qu'importe, c'était un enfant victime de la frénésie destructrice des hommes!

Par ailleurs cet acte d'adoption nous permet aussi d'évoquer la famille acadienne Renaud puisque les deux témoins de cette adoption sont deux frères : Jean-Baptiste et Pierre-David Renaud, « cousins au paternel » de Charles-Lazare Daigle. Eux-mêmes sont nés à Cherbourg, respectivement le 5 juillet 1765 et le 5 décembre 1769, de Jean Renaud (né 30 avril 1741 à l'île Saint-Jean, fils de Jean Renaud et Marie-Madeleine Pothier) et de Marie-Madeleine Poirier (née vers 1742 à Port-Royal, fille de Jean-Baptiste Poirier et Madeleine Granger).

Mais revenons à l'enfant adopté par la famille Daigle. On retrouve sa trace à Nantes, en 1821, puisqu'il s'y marie le 4 juin avec Perrine Fesselier, sa cadette d'environ sept ans, alors que lui a sans doute 30 ans? (puisque l'on ne connaît pas sa date exacte de naissance).

Il est lui aussi domicilié rue de l'Hermitage, face au port. En 1821 ses parents adoptifs sont décédés, mais quand?

L'un des témoins des mariés s'appelle Pierre Gautreau. S'agit-il d'un descendant d'Acadien? Impossible de le préciser.

Au moins deux enfants naîtront de cette union et porteront le nom acadien de Daigle :

- ① Agathe née 18 mai 1822 qui décédera à l'âge de 17 mois;
- ② Pierre-François né 11 octobre 1824.

Ainsi, grâce au geste généreux de Charles-Lazare et de sa femme, plusieurs générations porteront encore le nom de Daigle dans la bonne ville de Nantes.

FIRMIN TRAHAN

Nous avons évoqué plus avant le nom de Firmin Trahan qui avait recueilli le jeune Jean Brochard, âgé de 14 ans. Nous ignorons ce qu'il est advenu de cet enfant comme pour tant d'autres à cette époque.

Quel fut le destin de cet Acadien patriote au cœur sensible? C'est à Boulogne-sur-Mer qu'il est arrivé vers 1759 avec ses parents, Claude Trahan (fils d'Alexandre et Marguerite Lejeune) et Anne LeBlanc (fille de Claude et Madeleine Boudrot) et quatre de ses frères et sœurs.

Le 28 mai 1766 la famille arrive à Saint-Servan, à bord du brigantin *Le Hazard*. Elle va vivre plusieurs années sur les bords de la Rance avant de rejoindre Châtellerault puis Nantes, dans le deuxième convoi, du 15 novembre 1775. Claude Trahan, le père est veuf depuis 1770. Il a enterré sa femme, Anne LeBlanc, à Saint-Malo (12 octobre). Firmin Trahan, lui, s'est marié à Saint-Servan, cette même année 1770 (30 janvier) avec Anne Tardivet, originaire de cette paroisse.

Le couple va suivre le père à Châtellerault.

À la fin de 1775, ils n'ont toujours pas d'enfant et ne semblent pas en avoir eu par la suite. Quant à Claude Trahan, sa santé s'est altérée, il est devenu aveugle.

C'est à Chantenay qu'il sera inhumé le 6 novembre 1777, à l'âge de 60 ans.

Son fils, Firmin, devient veuf à son tour le 2 novembre 1785. Il se remarie le 27 mars 1778 à l'église Sainte-Croix de Nantes, avec Marie-Honorée-Pauline Gravier.

Le nouveau couple n'aura pas d'enfant, ce qui peut expliquer sa démarche d'accueil à son domicile d'un jeune enfant abandonné.

Toutefois Firmin Trahan n'aura pas vécu longtemps après cette action, puisqu'il décède à Nantes, trois mois plus tard, le 27 mars 1794, âgé de 46 ans environ, sans laisser de descendants.

Plusieurs sœurs et frères de Firmin, et leurs enfants, étaient encore à Nantes à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle.

Comme on le constate, les familles acadiennes restées à Nantes, après le grand exode vers la Louisiane de 1785, ont vécu par la suite des événements dramatiques auxquels certaines ont été mêlées de près, témoignant ainsi de leur intégration au milieu local, alors que leur identité acadienne s'estompait quelque peu.

BIBLIOGRAPHIE

Les petits « Brigands » et les patriotes nantais, la Galerie des ancêtres, 5, Place de la Monnaie, 44 000, Nantes, Édité en l'an 2000.

Archives municipales de Nantes, Registres paroissiaux et Communaux de Nantes et Saint-Martin de Chantenay, 1775-1827.

« Les Acadiens en France », *Nantes et Paimbœuf, 1775-1785, approche généalogique*, G.M. Braud, Ouest Éditions, 1999.

The Acadian Exiles in St-Malo, (volumes 1 et 2), Albert J. Robichaux Jr., Hébert Publications, LA, 1981.

The French Connection

Rainer L. HEMPEL

There is little need to emphasize the French and Acadian aspects in the story of the Germans along the Petitcodiac River because without the French factor in Europe, these Germans might never have come, and without the Acadian factor in our region they might not have survived. The book *New Voices on the Shores* took its title from an episode with an Acadian, soon after the Germans landed, when he discovered that the new arrivals spoke a tongue he had never heard before, and during the writing of the book I received more than a few friendly nudges from Monsieur Bernard LeBlanc, the Curator of the Musée Acadien, as to the Acadian facts in this region. He is also the one who drew the maps of Germany, the southern colonies and the Maritimes, which are in the book.

In order to give an impression of the French factor, we have to return to Europe and recognize that France was the strongest power on the continent at that time. It had begun its rise in the 5th century when the Francs, a Germanic tribe from the area just east of the city of Frankfurt, migrated into the Roman province of Gallia, or Gaul, and after the complete demise of Rome triumphed over the other Germanic tribes, culminating in the reign of Charlemagne. The Francs over the years accepted the Latin dialect spoken in Gallia which evolved into French, the language of the Francs, and when Charlemagne's large empire broke apart, the Francs in the west were united in the Westfranconian Empire which eventually became France, and the East Franconian Empire became a loose confederation of Germanic tribes and realms which called itself the Holy Roman Empire of the Germans. The history of Europe from about 400 A.D. on can best be described as the story of the Germanic tribes, which had not ended by the 17th century when a strong and united France sought to expand eastward, taking advantage of the strife to the east of its borders and thereby contributing to the conditions that drove thousands of Germans to emigrate.

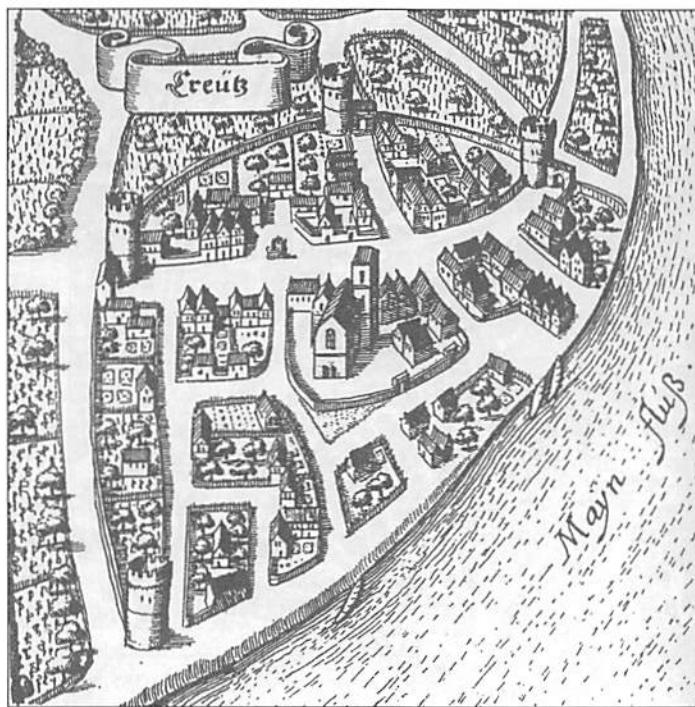
Warfare was a powerful push-factor which drove people to less threatened areas and where land was still plentiful. Although there were some minor internal military conflicts after the Thirty Years' War in 1648, these pale by comparison to incursions made into the Palatinate and surrounding areas resulting from French aspirations on the territory of the old German Empire. With this the French continued their military involvement in the German-speaking areas which they had begun in the latter part of the Thirty Years' War. Beginning in 1663, but particularly under Marshall Turenne in 1674 and 1675, this initial wave of devastation continued until the Peace of Nijmegen in 1679. With his policy of *réunion*, Louis XIV laid claim to and annexed considerable portions of Alsace, Lorraine, and the Palatinate, including some six hundred villages and towns, one of them being the old German city of Strasbourg.

At about the same time, Louis XIV intensified his harassment of the Huguenots, who, under the Edict of Nantes in 1598, had been granted the right to emigrate, freedom of religion, and a Protestant education for their children. In the 1685 Edict of Revocation of Fontainebleau, he annulled these rights, and when he laid claim to the whole of the Palatinate and marched into southern Germany in 1688, Europeans became incensed. A grand coalition comprising the Netherlands and England under William of Orange, Austria, Spain, the German Imperial Princes, Sweden, and Savoy formed to challenge him. During this conflict, the French succeeded in destroying the Palatinate altogether since Louis XIV's aim was to leave a wasteland on France's boundaries if he could not have it for himself.

The Palatine War ended in 1697, only to be followed by the Spanish War of Succession in 1701. It was Louis XIV fighting a new anti-French coalition, with military consequences for the previously pillaged areas of Germany. The presence of English military personnel from the coalition on location ensured that the court in London was informed first-hand of the plight of the Palatines. One colonel in the English army wrote that the French withdrew across the Rhine, having "overrun the lazy and sleepy Empire and not only maintained a great army in it all that year, but by contributions, sent money into France to help the King's other affairs."¹

1. Walter Allen Knittle, *Early Eighteenth-Century Palatine Emigration* (Philadelphia: Dorrance and Company, 1937), p. 3.

Once the French finally retreated at war's end, the countryside had again been laid waste; fields had not been cultivated in years, there were serious food shortages, and many Palatines either died or were forced to abandon their homeland. These wars had a direct bearing on the Stieff, Lutz, and Treitz families by imposing hardship and poverty, which triggered their emigration.



Engraving of the fortifications and buildings of Kreuzwertheim, 1648
(Courtesy Rainer L. Hempel)

Another aspect of the French factor was the exemplary role of Louis XIV. Most of the petty rulers in the south west of Germany were afraid of the French, yet they imitated their courtly life in every way: entertainment, food, language, the hunt, and the building of palaces, which swallowed up unconscionable amounts of money and drove taxes to an unbearable level. No self-respecting prince would do without his own hall of mirrors, while the peasants could not even chase stray game off their fields because it

would spoil the prince's sport if it reduced the number of animals to be shot. The damage caused to peasants' fields by the prince's specially nurtured wild boars and stags has been cited as a primary reason in the decision to emigrate.

Another push-factor from the homeland to be addressed here is the one of religious persecution, which has been claimed repeatedly for the Petitcodiac Germans. Although religion did play a role in emigration from Germany at different times in history, persecution at the hands of Catholic princes or clergy was *not* a push-factor around 1750 when the forbears of the Petitcodiac Germans left their homeland. This type of harassment and conflict belonged to the sixteenth and seventeenth centuries, when attempts by peasants, Anabaptists, and others to apply Luther's ideas on reform to political, social, and deeper religious levels were ruthlessly suppressed and when the struggle for religious dominance was still contested on the battlefield. However, Louis XIV's attitude toward Protestants as manifested in his treatment of the Huguenots prolonged this strife, with the result that the struggle for political hegemony between France and England took on a religious component. William of Orange and his successors saw themselves as defenders of the Protestant faith against French "papist" aspirations. The escape of approximately one half million Huguenots was a considerable economic, intellectual, and moral loss to the French, and conversely a gain to the English, Dutch, and Prussians. Many Huguenot descendants proved themselves useful as soldiers and administrators in British uniform against the French in North America, Haldimand, DesBarres, and Bouquet being the most important ones for this region. The Catholic and Protestant faiths would also become an important precondition, a sign of loyalty and suitability, for both the French and English in their acceptance of foreign immigrants to settle newly acquired territories. A number of the early pioneers to settle in Québec were Germans whom the French had recruited from Alsace-Lorraine and adjacent areas. Hans Bernard from the Mosel River area bought land near Québec City in 1664, the first record of a German settler in Canada. Many arrived in Québec as soldiers, but under French rule were required to be Catholic; as a consequence, they can be traced through baptismal records as to when they converted from the Lutheran to the Catholic faith. Often they were simply referred to as Pierre or Jean *dit l'Allemand*, and one such *Jean dit l'Allemand* was Hans Daigle,

who accompanied Des Groseilliers and Radisson on their expeditions.² Religion thus became another weapon in the arsenal during the continued French-English conflict and would also play a large role among the Petitcodiac Germans, both in Pennsylvania and after their settlement in Moncton and Hillsborough.

Queen Anne, who succeeded William of Orange in 1702, was married to a German prince. Like her predecessor, she wanted to support the Protestant cause against the encroachment of Catholic France. As indicated earlier, Queen Anne became well-informed about the plight of destitute Germans in the Palatinate. The added suffering of these people due to severe weather conditions, chronic exploitation and above all the ravages of war, moved this monarch sufficiently to act on their behalf. In the years 1708-1709, more than 10,000 Palatines sailed down the Rhine at Queen Anne's invitation to be provided with land in her realm. About one-third of these immigrants turned out to be Catholics, the religion of their French and Irish enemies, who were unceremoniously sent back since, as Defender of the Faith, she was obliged to look after Protestants only. In the eyes of British authorities these Catholics, as destitute as they were, were no more trustworthy than those Acadians expelled from Nova Scotia for similar reasons 36 years later. Religion by then had become important only as an expedient.

Although this mass exodus surprised the Queen's officials and cost the Crown a great deal of money for food and accommodation in London, every effort was made to resettle the Protestant Palatines in areas most beneficial to England. A considerable number of these were settled in Ireland as a counterbalance to the Catholics and in support of English interests there, a fact well known in Germany. Their experiences in Ireland, especially the conflicts between the Catholic Irish and Protestant Palatines, became the subject of the drama *Die Pfälzer in Irland*³ by the 19th-century German writer Paul Heyse. Many of those who took part in this mass exodus from the Palatinate were eventually settled in upper New York along the Hudson

2. Georg Weissenborn, "The Germans in Canada: a chronological survey of Canada's third oldest European ethnic group from 1664 to 1977", *German-Canadian Yearbook*, IV (Toronto: Historical Society of Mecklenburg Upper Canada, 1978), p. 23.

3. Paul Heyse, *Gesammelte Werke*, Band IX (Berlin: Hertz, 1872-1901), p. 333-406.

River (and later along the Mohawk River) to produce naval stores such as tar, thereby reducing England's dependency on Sweden.⁴

From 1714 until 1901, the House of Hanover occupied the British throne.⁵ King George I of Britain was also the Electoral Prince of Hanover. He was a Protestant, of course, and with him the exodus from German principalities continued. These subjects were favoured especially as the King's own countrymen. As a result of the Treaties of Utrecht (1713), Aachen (1748), and Paris (1763), France had gradually been losing most of its North-American possessions. British authorities like Lord Halifax and Governor Shirley of Massachusetts recognized the value of these German Protestants who had proven themselves in the settlement of Pennsylvania and were prepared to do so again when they settled the newly-acquired former French lands.

In the case of Lunenburg, Nova Scotia, which was one in a series of settlement schemes, the land was to be settled through direct recruitment by the British Crown. Halifax and Lunenburg were established as a counterbalance to the Fortress of Louisbourg, which the French had retained in the Peace of Aachen. The reason for becoming directly involved in such a scheme was undoubtedly the immediate need to protect the English territory there. The British, therefore, needed settlers not only to take possession of the land ceded by the French, but also to supply the garrison in the province, if required, with the necessities of life. To resettle this area with trustworthy Protestant stock became all the more essential. Governor Lawrence of Nova Scotia issued his proclamation to this effect on October 12, 1758:

Whereas by the late Success of His Majesty's Arms at the Reduction of Cape Breton, and its Dependencies, as also by the Demolition and entire Destruction of Gaspee, Meremichi, and other French Settlements, situated on the Gulf of St. Lawrence, and on St. John's River and the Bay of Fundy, the enemy, who have formerly disturbed and harassed the

4. Knittle, *Early ... Palatine Emigration*, p. 123ff.

5. With the death of Queen Victoria in 1901, the House of Hanover "died out" and the issue of her Royal Consort, Albert of the House of Saxe-Coburg-Gotha, Edward VII, ascended the British throne. The British royal house changed its name to House of "Windsor" during World War I when it became expedient to bear a less offensive name than that of the German House of "Saxe-Coburg-Gotha."

Province of Nova Scotia, and much obstructed its progress, have now been compelled to retire and take Refuge in Canada, a favourable Opportunity now presents for peopling and cultivating, as well as the Lands vacated by the French, as every other Part of this valuable Province ...⁶.

The successes of Frederick the Great against the French in the Seven-Year War had weakened them sufficiently to be unable to defend their North American possessions against Prussia's ally Great Britain. The newly available land, especially after the expulsion of the Acadians, was to be settled by people of Britain's choice. The first such settlement was near Shepody, in today's Albert County. The names "Germantown," "Germantown Lake," and "German Creek" on the upper reaches of the Shepody were for a long time the only clues that Germans had lived in this part. An old newspaper article claimed: "It is said, Germantown, the site of the Calhoun grant, took its name from the fact that five German families resided in that part at the time the French were there. They are said to have been linen weavers of great skill."⁷ A later account asserted: "Germantown near the western boundary of the Calhoun grant had been settled at an early date by a party of Germans from Pennsylvania, who were weavers of great skill. It is supposed they afterwards joined their fellow countrymen at Hillsborough,"⁸ but the majority of them actually used the boards from Acadian barns that had escaped destruction to built ships for their return to Pennsylvania.⁹ French archival material and census registers do not substantiate the claims of these articles, namely that Germans were settled there at the time of French rule. A survey, evaluation, and inventory of

6. Provincial Archives of Nova Scotia, Halifax, Call Number: MG100 Vol. 47, No. 58.

7. New Brunswick Museum, St. John, N.B., Miscellaneous Scrapbook, Shelf 42, "Albert County History" in the *St. John Sun*, (n.d.). This article was written when Thomas Calhoun's nephew, George Calhoun, was "Registrar of Deeds" in Albert county, circa 1820-1840.

8. NBM, Miscellaneous Scrapbook, Shelf 42, "Historical Sketches of Albert County" in the *Daily Times*, May 17, 1929. Several families seem to have moved up to Hillsborough over a period of years after about 1768.

9. Letter by Thomas Calhoun to William Nesbit, September 3, 1766, Haldimand Papers, National Archives of Canada, A-665, Ottawa, Ont.

settlements in Nova Scotia undertaken in the fall of 1763¹⁰ by provincial surveyor Charles Morris revealed no German presence in this region either. Morris failed to notice any Acadians in the Memramcook Valley, who had taken refuge there and in the adjoining woods during their expulsion by the English. So, too, were Acadians living along the Shepody River in the same general area as the German settlement, for in the Hopewell Census of 1766, issued on January 1, 1767,¹¹ mention is made of Acadians who must have remained behind secretly after the destruction of their settlement. This is the probable origin of the claim that Germans and French lived side by side, but such coexistence must have occurred *after* the British takeover. Of the 159 settlers mentioned in the 1767 Census, 24 were Acadian, two English, 12 Irish, 62 American and 59 German. Many of the "Americans" were children of Germans born in Pennsylvania.¹² Included in this figure were 20 native people, and there were also three blacks, brought by the settlement's manager as domestics and farm hands.

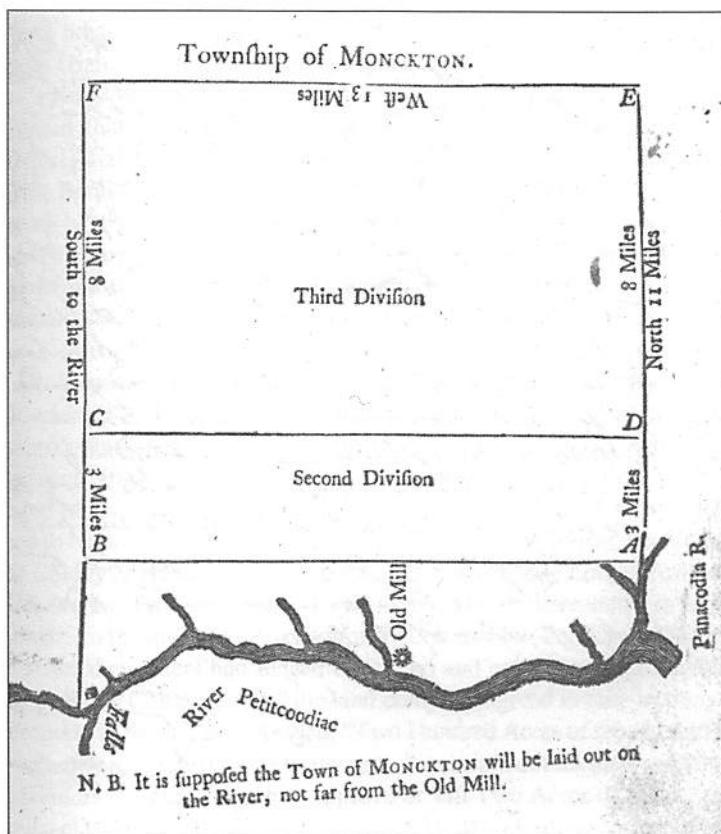
Sailing up the Petitcodiac River, settlers intended for another township, Monckton, in 1766 would have passed by the deserted Acadian settlements of Chipoudie, Anse-des-Larosette, Village-des-Blanchard, and Village-des-Lacouline.¹³ Solitary stone chimneys, mounds around the foundations of burned farmhouses, and an occasional barn or outbuilding that had escaped destruction gave them glimpses of an earlier people and their ultimate fate. As the ship neared its destination at the confluence of the Petitcodiac and Panaccadie Creek (today's Hall's Creek), the ruins of Terre Rouge came

10. John Bartlet Brebner, *The Neutral Yankees of Nova Scotia* (New York: Columbia University Press, 1937), p. 50.

11. The Census for 1767, which lists many townships in Nova Scotia, can be found under PANS, RG 1, No. 443. Whereas no nominal census for the townships of "Monckton," Cumberland, Sackville, and Hopewell in this year exists, the one for Hillsborough in 1770 in the same repository records the names of heads of households and their harvests, livestock, etc. No official census was filed in 1775 and 1783, instead an unofficial "General Return" for the owners of the township. The 1775/1783 "Census" should for this reason be called Joseph Gray's Petition.

12. The Hillsborough Census of 1770 lists the children of Germans born in Pennsylvania as "Americans". This is contrary to the Moncton Census of 1767 where they were counted as German.

13. Paul Surette, *Petcoudiac: Colonisation et destruction (1731-1755)* (Moncton, N.B.: Les Éditions d'Acadie, 1988), p. 35.



Map of "Monckton" township, 1766 (Courtesy Rainer L. Hempel)

into view. Fewer than eight years had passed since the forced departure of its inhabitants. A graveyard and the charred remains of a chapel near the river bank, old fences, and further up the river off "Mill Creek" (today's Somers Creek), the rotting timbers of a grist mill stood in contrast to orchards about to bloom, all silent reminders that others had toiled here. More enduring than wooden structures were the earthen dykes which Acadians had built to reclaim marshland from the salty tidal waters of the Bay of Fundy. Repairs to sluice gate (*aboiteau*) would assure the newcomers an abundance of fertile land for immediate cultivation, but alder saplings reclaiming the upland were evidence that the rest of this once flourishing region had begun to revert to its primordial state.

The settlers of the “Monckton Township” accredited an Acadian named Pierre Belliveau with their survival when support from Philadelphia dried up. He had apparently been away hunting and missed the English attack on the French settlements during the expulsion. After hiding in the woods for about eight years, he observed Cpt. Hall’s ship sailing up the Petitcodiac River. Many versions of the experiences of these first years exist. The following abbreviated account gives an impression of how events were viewed about one hundred years later:

He [Belliveau] had observed the approach of the sloop. He had watched their [John Hall’s and the settlers’] landing and building, during the nights he had lurked about their cabins with the keen eye, ear and stealthy tread of the hunter. He recognized the tongue of the foe of his race. He recognized that others spoke an unknown tongue. After the sloop sailed, he no longer heard the hated language of the English and ventured to approach.

He was accorded a hearty welcome. The colonists shared with him their supplies. He in turn supplied them with game, the victims of his prowess in hunting. He taught them his skill in trapping and tracking game. Guns he had, but his ammunition had been long expended. The colonists were able to supply him with this. In return he stocked their larders with moose, deer and bear meat. ... The cold was more intense and the days shorter than they had ever experienced. Slowly the days dragged on and the spring seemed long in coming In April under his instructions they made maple sugar. This was a unexpected treasure, and, with the fruit from the old orchards, added much to their comfort.

... In this manner they lived for six long years, and never saw the face of man other than themselves They had not even the consolation of a whiff of tobacco, so dear to the German heart. At intervals during their exile they had heard at sundown the distant boom of a cannon, but they knew not where or what it was. By some it was thought to be thunder; others attributed it to [a] supernatural agency. Belleveau alone knew, but his dread and hatred of the English was such that he was careful to conceal his knowledge, and rather encouraged the idea that it was supernatural Steves determined to build a boat and coast the shore, till he found whether others lived in the world than themselves. He did so, and rounding Cape Meringuin heard the sunset gun at Fort Lawrence Next morning, despite the protestations of old Belleveau, who dreaded nothing so much as falling into the hands of the English, he turned the prow northward, and in a few hours sighted Fort Lawrence, surmounted by the English flag. Concealing boat and crew, Steves advanced alone.

On reaching the Fort he was questioned, but having entirely forgotten the little English he knew he was unable to make himself understood. Luckily, a German named Jacob Beck was attached to the Fort By means of this interpreter, Steves was able to tell his tale of suffering.¹⁴

This account like many others dwell on two basic issues, namely that Petitcodiac Germans suffered for several years and that the Acadians were of vital assistance.

Because of the difficulties in the “Monckton” settlement, some of the Petitcodiac German families moved to Hillsborough in 1769, which was granted to another group of land investors. In spite of its beauty and quality of land, Robert Cummings, one of the owners, had not been able to attract the numbers of settlers necessary under the terms of the grant, which stipulated that there be 500 Protestants in the Township by 1770. In the Census of this year, the new settlement of Hillsborough appeared for the first time, and only 100 persons were listed. Of these residents, almost one-third were recent arrivals from “Monckton,” i.e. the Stieff, Ricker Jr./Sommer, Lutz, and Smith families.¹⁵ A breakdown of the 1770 Census also reveals which other families were living there: two “Swiss,” Peter “Joannah”¹⁶ and Moses Delesdernier,¹⁷ besides several Anglophone and

14. The Early History of Albert County, Newspaper of March 27, 1883, NBM, Albert Co. Scrapbook, Shelf 31.

15. Although Martyn Hatt and his wife are listed as “Irish” with 2 American children in the 1770 Hillsborough Census, several by the name “Hatt” came over from Switzerland in 1751 and 1752 to settle in Lunenburg, in particular Jacob Hatt, who had a son called “Martin.”

16. Peter Jonah came to Halifax on the *Speedwell* in 1752. During the journeys from his home in the tiny Württemberg possession of Mömpelgard/Montbéliard, first to Halifax, then to Lunenburg in 1753, and finally to Hillsborough in 1768, he has been variously recorded under such names as: Pierre Jeaune, Jonet, Jeunaie, Joinet, Joney, Jeuney, Jonais, Josnet, Joannah, and Jonia.

17. Hillsborough Census of 1770, provincial Archives, Fredericton, N.B.; Moses Delesdernier came to Halifax on the *Alderney* in 1750. He settled at Pisiquid, N.S., in the vicinity of Fort Edward, took an active part in the expulsion of the Acadians while “on special service” for the British (John C. Hatt, *A Historical Study of the Delesdernier Family ...*), and lived for a while on Block C in Halifax’s Dutch (*Deutsch*) Town before settling in Hillsborough; cf. Terrence M. Punch, “Dutch (*Deutsch*) Town,” *Neuschottländer Bote*, ed. Eva Huber, Vol. II, No. 3 (Halifax: The Little Dutch Church Restoration Society, Fall 1997), p. 5. Many of his descendants moved over to Dover, N.B., where they changed their names to “Dernier.” In his old age, Delesdernier must have returned to Halifax, for he died there on September 8, 1811, and is buried in St. Paul’s

Acadian families such as "Babino," "Tibido," "Duboy," "Dupe," "Goovin," etc., many of whom also appear in the 1775 Census but no longer in 1785.

The stories of assistance from Belliveau abound, as do those of friendly native people, who offered help at the critical time when starvation appeared imminent. Considering the circumstances of the settlers, it would have been difficult for them to survive without help from those who inhabited the area before and possessed the knowledge to live "off the land." Although the settlers were resourceful, frugal, and practical people, accustomed to life in rural Germany, they were also steeped in the accumulated knowledge and traditions of their forefathers from the Old Country. There, too, they had to make do with what the land offered them, and they knew the herbs which would heal a bruise and those which would cure a cough. They could foretell the weather by signs in the sky and had a built-in calendar for the agricultural year, when seeds had to be sown for best yields and when harvesting ought to be complete. Anyone who has come from another continent knows how different the vegetation and wildlife can be in North America. When the Petitcodiac Germans came to the New World, certain aspects of their previous knowledge were rendered useless, or possibly even hazardous. Life in Pennsylvania had not prepared them for the different flora, fauna, and climate of such a northern maritime location. Should they have tried a berry or mushroom, for example, which resembled edible ones from home and yet were poisonous, the results could have been lethal.

Friendly "Miigmags"¹⁸ and Acadians provided the German settlers with information, drawn from the traditions of their own respective forefathers. During the winter, for example, "... [t]he boys [of the settlers] occupied themselves making hand sleds and hauling wood for the fire which was kept burning all night and day. The Indians¹⁹ taught them to make snowshoes with which they were all well fitted out."²⁰ Heinrich Stieff's boys are said

Cemetery at Barrington and Prince Streets.

18. Mildred Milliea, a teacher of the Miigmag language, suggested that the more accurate name for her people is "Miigmag" in the dialect of the New Brunswick area.

19. The term "Indian," antiquated and offensive to many native people, is used here solely for purposes of accurate quoting.

20. Jordan Steeves, *Saint John's Times*, March 8, 1893, NBM, Albert County Scrap Book, Shelf 31.

to have copied Belliveau's canoe, dug out from a massive pine log.²¹ Acadians and "friendly Indians ... came around occasionally and taught them to trap and hunt,"²² a skill which the Germans had never acquired in their homeland as it was forbidden to all but the nobility on pain of severe punishment. Not just the meat was important to their survival in the early years but also the furs, to guard against frigid weather and cold winds.

In this domain of cultural interplay and exchange of ideas, it is not clear in what language the Germans, Acadians, and Miigmag communicated. Belliveau, who is said to have hated and feared the English, probably could not speak the language of his foes. In all likelihood, the spoken word was not a central issue. Somewhat later, Moses Delesdernier²³ and perhaps Pierre Joannah helped interpret between the French and Germans. The Miigmag, Acadians, and Germans most probably intercommunicated on a nonverbal level,²⁴ where acceptance and appreciation of one another's cultural backgrounds resulted in a greater ability to cope with the elements, enhanced comfort levels, and improved chances for survival. Such mutual coexistence is undoubtedly a lesson for those who dwell on the differences and conflicting claims of neighbouring cultural groups.²⁵

The surveyor Charles Baker had seen the settlers collect "Herbs ... in the Marsh in the Spring &c ...," which Clark Wright called "samphire and goose tongue greens and the cow cabbage."²⁶ Although Baker's letter

21. Edward Larracey, *Chocolate River* (Hantsport, N.S.: Lancelot Press Ltd., 1985), p. 48.

22. Jordan Steeves, *Saint John's Times*, March 8, 1893, Shelf 31. Milner, in his *History of Albert Co.* (Vol. I, p. 13), mentioned the assistance of friendly native people as well; NBM, Milner Papers B 1, PK 5, Shelf 12.

23. Moses Delesdernier was known for "his ability to converse in all the languages used by the settlers" in Hillsborough; John C. Hatt, *A Historical Study of the Delesdernier Family: Early Inhabitants of Nova Scotia and New Brunswick*, p. 26.

24. Having come from a region close to France, the Treitz family may have been exposed to French and were perhaps able to communicate in that language. All of the settlers must have had some English because of their contacts with Pennsylvanian officials, most of whom were Anglophone.

25. In a moving ceremony at the Lutz Mountain Meeting House on July 21, 1995 on the occasion of the 25th Anniversary of the founding of the Lutz Family organization, the Lutz/Lutes descendants formally thanked the Miigmag and Acadians for the assistance rendered to their forefathers more than two centuries ago.

26. Esther Clark Wright, *Samphire Greens* (Kingsport, N.S.: Clark Wright, 1961), p. 23.

implies that marsh greens were eaten only in desperation, they continue to be enjoyed many generations later.²⁷ The Pennsylvania German tradition of “hot salad of dandelion or other spring greens with a sweet-sour bacon dressing”²⁸ shows that gathering spring greens was a time-honoured activity that bridged the gap between the last rotten apples and shrivelled turnips in the root cellar²⁹ and the first fresh vegetables in the garden. It is not certain whether the Miigmag imparted the knowledge about these edible plants directly or *via* the Acadians, in the person of Pierre Belliveau and no doubt others too, when the Germans were taught about the currents of the river and the tides, how to hunt and snare game, make weirs and fish for seafood, how to extract salt from sea-water for preserving meat and fish, and how to boil the sap of sugar maples to produce syrup and sugar for the preservation of fruit.

The collection and boiling of sugar maple sap, which remains a spring ritual in New Brunswick today, was adopted early by the German settlers, proof of which is found in William Harper’s ledgers. By further refining the syrup, pure sugar could also be obtained. A sugar mould in the shape of a heart³⁰ – a traditional Pennsylvania German motif – with a letter “T” (for Treitz?!) in German “Fraktur” carved in the bottom, was undoubtedly made and used by one of the early settlers. William Calhoun, the brother of the Germantown manager Thomas Calhoun, kept a diary in which he made several references to apple and wild cherry trees which had been broken apart by bears trying to get at the fruit. As part of the “Articles of Agreement,” each settler had agreed to plant fifty apple trees, but by the year 1771 when Calhoun made his entries, it was too early for these to have reached the fruit-bearing stage. These must have been former Acadian orchards which Calhoun alluded to more than once. Apples were an important ingredient in Pennsylvania German cuisine, particularly sliced and dried as *Schnitz*. They could be used in pies and such unusual dishes as

27. *Loc. cit.*

28. Don Yoder, *Discovering American Folk Life: Studies in Ethnic, Religious, and Regional Culture* (Ann Arbor, Michigan: UMI Research Press, 1989), p. 119.

29. The importance of root cellars at that time is underlined by the fact that Rosanna Treitz (*née* Ricker) “bequeathed” space in her root cellar to her daughters Catherine, Margaret, and Hannah; Westmorland Record Office (WRO), Libro D-1, No. 2300, 477.

30. Robert Cunningham and John Prince, *Tamped Clay and Saltmarsh Hay (Artifacts of New Brunswick)* (Fredericton, N.B.: University Press of New Brunswick Ltd, 1976), p. 145.

Schnitz un Gnepp, together with ham and dumplings. These dried apple slices were also a source of vitamins over the long winter months.

Venison was an important contribution to the table of the settlers. As evidence that the Acadians taught the Germans well, an old powder horn of Pennsylvania German origin, with characteristic motifs such as the heart, bird, and “Hex” sign, was discovered in the early 20th century near Germantown, N.B. and probably carried by a German hunter from the early settlement. William Calhoun mentioned duck-hunting³¹ and also described his adventures on a bear hunt in the company of Robert Cummings.³² Bears were not just hunted for pleasure but their meat and fur.³³ On his inspection tour of New Brunswick militia some forty years later, Col. Gubbins also remarked upon the local abundance of moose, deer, caribou,³⁴ as well as smaller game such as hare and partridge.³⁵ Perhaps to show that nature also provided the ingredients for a good refreshment and that no one had to sail the eight or nine leagues (approx. 40 km) to Cumberland’s tavern to have “a fine time,”³⁶ Calhoun recounted a visit to some neighbouring Acadians who “entertained … [him] very kindly, and gave … [him] spruce beer to drink”³⁷

The information flow was not one-sided. There was cultural exchange from the Petitcodiac Germans to the Acadians in the form of various food preparations, e.g., *Sauerkraut* and *Kartoffelklöße*,³⁸ the more familiar Acadian version being known as *poutine râpée*. Father Clément Cormier, founder of the Université de Moncton, acknowledged their German origin according to oral tradition among the Acadians and his own investigations

31. *Loc. cit.*

32. William Calhoun’s Diary, NBM, Ganong Papers, Box 322, Packet 7, No. 10.

33. Howard Temperley, ed., *Gubbins’ New Brunswick Journals 1811 & 1813* (Fredericton, N.B.: New Brunswick Heritage Publications, 1980), p. 29.

34. *Ibid.*, p. 12.

35. *Ibid.*, p. 24.

36. William Calhoun’s Diary, No. 12.

37. *Ibid.*, No. 8.

38. I have sampled Acadian *poutine râpée* (*fraîche*), and they are without doubt a variation of German *Kartoffelklöße*. The recently introduced “fast-food” dish, also called *poutines*, consisting of French-fries smothered in gravy and melted cheese curds, should not be confused in this context, although this was undoubtedly another dish the Germans prepared with *Bratkartoffeln*, or home-fried potatoes, as cheese curds were a protein staple when meat was rare.

into this traditional “Acadian” dish. When he was served *Kartoffelklöße* in southern Germany, he called them “Bavarian knödel [*Knödel*]”³⁹ Whereas Acadians put various kinds of meat in the centre of these dumplings, Germans use homemade bread *croûtons* instead. However, if flour for bread was scarce in the first few years, the Germans may well have added small pieces of carefully rationed salt-beef, making this a kind of “poor man’s” meat-and-potato dinner. Potato-growing was well established in 18th-century Pennsylvania, and the potato was a key staple made available to the settlers of all three Petitcodiac settlements. It was also much more versatile than turnip in way of preparation.

The potato as a staple in the settlers’ diet is a subject of interest. Michael and Walpurgis Lutz came from an area in Germany which did not know the potato until about the year 1770, approximately twenty years after their departure. Protestant Waldenser refugees from the valleys of Piemont in France first brought the potato to Württemberg in 1699⁴⁰, where the Stieffs lived, although there is some doubt that such culinary delights as *Kartoffelklöße* were developed at such an early date since the potato was first accepted as animal fodder.⁴¹ Some Petitcodiac Germans likely only learned to appreciate potatoes and make *Kartoffelklöße*⁴² in Pennsylvania, which was a veritable melting pot of German-speaking peoples from many regions of Central Europe as evidenced by the emergence of a distinct

39. Clément Cormier, *Les Cahiers de la Société historique acadienne*, 1^{er} cahier, 1961, p. 31.

40. Karl and Arnold Weller, *Württembergische Geschichte im südwestdeutsch-schen Raum*, 10th edn. (Stuttgart: Theiss Verlag, 1989), p 180f.

41. In the Reutlingen District, the potato was in general use in 1771; *Der Landkreis Reutlingen*, Vol. I (sigmaringen: Landesarchivdirektion Baden-Württemberg, 1997), p. 170. The potato was also known in the Swabian Highlands around Münsingen about 1745-1750; Memminger, *Beschreibung des Oberamts Münsingen* (Stuttgart: 1825), p. 71. The main food for human consumption, however, was *Dinkel* (“spelt” grain) which was consumed both in the form of bread and as a porridge; letter of January 18, 1998 to the author by Münsingen archivist Roland Deigendesch.

42. *Kartoffelklöße* is a vegetarian adaptation of the *Hackfleischkloß* (ground pork meat dumpling), which was more expensive. While Germans in Germany may have been unable to afford meat, the records confirm that the Petitcodiac Germans had sufficient meat supplies after their move to Hillsborough, if not before.

dialect *Pennsilfaanisch Deitsch*.⁴³ If knowledge of these dishes had not been passed on to Acadians earlier, then Jacob and Catharina Stieff's marriage in 1772, which all residents of Hillsborough and area were invited to attend, was a good occasion for serving up cultural delicacies. Without doubt, every effort was made by the Stieff family to tempt guests with their best traditional fare; perhaps the Acadians invited to the festivities flattered their hostess by asking for her recipes.

In both Hillsborough and Moncton, the Petitcodiac Germans practised their gardening and horticultural traditions, which they shared with their Acadian neighbours. The day before her marriage to Fredrick Stieff and move up river,⁴⁴ Rosanna (*née* Ricker), the widow of Jacob Treitz Jr., assigned dower rights of her property (fronting today's Petitcodiac Lake in Moncton) to her son Jacob and daughters Catherine, Margaret, and Hannah. Rosanna reserved "one half of the dwelling house to ... [her daughters] with one half of the garden in front thereof It ... [is] further understood now that the daughters ... are to have ... the privilege of the kitchen and one third part of the cellar."⁴⁵ Her garden must have been of considerable size and of such importance to the family that she would bequeath it jointly to three daughters residing nearby, granting them kitchen facilities and root cellar access for cleaning and storing their vegetables.

Another German tradition was family cohesion, especially when it became a question of looking after the aged. Surveyor Stephen Millidge referred to this tradition in his report on John Copple's agreement with William Wilson, and Col. Gubbins, a British troop inspector, made the same observation when he wrote: "Nothing is more objectionable in the American character than their want of attachment to parents. This is certainly more observable in the families of English origin than in either the descendants of the Germans or French, who mostly constitute communities

43. The Pennsylvania German dialect reflects the different origins of the immigrants. The Pennsylvania German Society has recently published the first *Pennsylvania German Dictionary*, that includes both English to Pennsylvania German and Pennsylvania German to English, by Eugene E. Stine, introd. by Rev. Willard W. Wetzel, Editor, and Dr. Glenys Waldman, Librarian and Curator, Grand Lodge of Pennsylvania (Birdboro, PA: The Pennsylvania German Society, 1996).

44. The marriage between Rosanna Treitz (*née* Ricker) and Frederick Stieff took place on January 16, 1816.

45. WRO, Moncton, Libro D-1, No. 2399: 477.

of their own connections.”⁴⁶ This could be observed with Jacob Stieff, who built his farm within 30 rods from his father’s house, as well as with many other Stieffs who remained in Hillsborough. Examples of this are numerous, as shown in the 1851 Moncton Census: Mary Lutz (aged 95) was living in her son’s household, likewise Christinah Jones (aged 89) with her son.

The settlers’ improvisational skills were applied in every aspect of pioneer life. The circumstances in this unsettled land were such that most everyday household items, like chairs, tables, beds, chests, cupboards, kitchen utensils, and even more specialized implements, had to be fashioned of wood or other locally available materials. Whereas tables and chairs are prone to be discarded after intensive use over a short period of time, less bulky items used only intermittently, e.g., small chests, cribs, sugar and butter moulds, spoons, and specialized kitchen utensils, have survived to the present day. Pennsylvania Germans continued ethnic customs from their homeland by adorning utensils and pieces of furniture with motifs, such as stylized flora and fauna (especially tulips, peacocks, partridges, and mythical birds), rhomboidal⁴⁷ and scroll-shaped patterns, a myriad of different hex-signs,⁴⁸ and above all the heart.⁴⁹ Furniture and utensils embellished with these ethnic signatures have been discovered in or near former German settlements along the Petitcodiac River, confirming that

46. *Gubbins' Journals*, p. 22.

47. Most of these symbols and patterns were common in different regions of Germany and can still be seen today, such as the rhomboidal pattern in the Bavarian coat of arms.

48. Don Yoder and Thomas E. Graves, *Hex Signs: Pennsylvania Dutch Barn Symbols and their Meaning* (New York: E.P. Dutton, 1989), p. 20, 56.

49. Cf. J. Russel Harper, *A People's Art: Primitive, Naïve, Provincial and Folk Painting in Canada* (Toronto: University of Toronto Press, 1974); Rolf Wilhelm Brednich, *Mennonite Folklife and Folklore: A Preliminary Report*, National Museum of Man Mercury Series (Ottawa: National Museums of Canada, 1977); Nancy Lou Gellermann Patterson, *Swiss-German and dutch-German Mennonite Traditional Art in the Waterloo Region, Ontario*, National Museum of Man Mercury Series (Ottawa: National Museums of Canada, 1979). Susan M. Burke and Matthew H. Hill, *From Pennsylvania to Waterloo: Pennsylvania-German Fork Culture in Transition* (Kitchener, Ont.: Joseph Schneider Haus, 1991); research in this area is only in its infancy. Many more examples of Pennsylvania German art and decorations probably still lie hidden in the attics of southern New Brunswick homes.

their inhabitants did bring traditional customs north with them and underscoring claims about the settlers' creativity within the whole region.⁵⁰

Of particular interest in this context is the Treitz Haus,⁵¹ once known as the Lewis Inn. Research to date suggests that this building was erected c. 1755 as a home for Jacob Treitz Jr. and his new wife, Rosanna Ricker, making it the oldest known building in Moncton today and one of the oldest in New Brunswick. After the log-cabin phase of 1766-c. 1770, this two-storey, timber-frame structure may have been one of the first of its kind in Monckton Township. Numerous features point to an early date for the house: its Georgian style,⁵² hand-wrought iron nails with unusually wide heads, hand-hewn beams, hand-made bricks between one exterior wall, large boards (some measure over 60 cm in width), accordion-split laths, and the original black paint of the wainscotting, but it is the heart motif carved out of a panel above a doorway, suggestive evidence of the use of a double-sided stove between the so-called "backroom" and "sitting room," and vestiges of a *Flurküchenhaus*⁵³ floor plan which show a decided

50. Bob Cunningham and John Prince, "Foreword," *Tamped Clay and Saltmarsh Hay (Artifacts of New Brunswick)* (Fredericton, N.B.: University of New Brunswick Press, 1976). The authors spoke of artifacts which were found along with others in "a most creative part of that history-rich Province, New Brunswick." A spoon of Pennsylvania German origin discovered in Minudie, N.S. on the south side of the Bay of Fundy illustrates the spread of these artifacts to adjacent areas.

51. Bernard LeBlanc, Curator of the Musée Acadien, Université de Moncton, called me in June 1998 to inform me about his discovery of the heart motif in what he called the Prince-Lewis House (civic address: 4 Bend View Court, Moncton). It is called the "Old Lewis Inn on Bend View Court" in Pincombe and Larracey, *Resurgo*, I, p. 132. Research by Adèle Hempel and Bernard LeBlanc into the origin of the Treitz-Prince-Lewis House has lead to a better understanding of the exact location of the settlers' landing and the early development of the lands that formerly belonged to Jacob Treitz Sr., Christian Treitz, and Christian Stieff.

52. Cf. Marion Macrae & Anthony Adamson, *The Ancestral Roof: Domestic Architecture in Upper Canada* (Toronto, Vancouver: Clarke, Irwin & Company Ltd., 1963), p. 3-32; Henry Glassie, *Pattern in the Material Folk Culture of the Eastern United States* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1968), p. 56ff. As is known from Pennsylvania, Germans adopted the Georgian house as their own.

53. Edward A. Chappell, "Acculturation in the Shenandoah Valley: Rhenish Houses of the Massanutten Settlement," *Common Places: Readings in American Vernacular Architecture*, eds. Dell Upton and John Michael Vlach (Athens and London: The University of Georgia Press, 1986), p. 27-57; Mary Mix Foley, *The American House* (New York: Harper and Row Publishers, 1980), p. 59ff.; Cynthia G. Falk, "Symbols of Assimilation or Status? The Meanings of Eighteenth-Century Houses in Coventry

Pennsylvania German connection and suggest a pre-19th century date when most of the first-generation Pennsylvania German pioneers were still alive.

Through a detailed analysis of early land transactions at "The Bend," there is reason to believe that a dwelling house, barn, and other outbuildings likely stood on a cleared tract of upland on the east side of and near a bend in the old Westmorland Road, or "Great Road," looking out toward the Petitcodiac River,⁵⁴ with cleared land for a garden and pasture in the immediate vicinity. It is reasonably certain that the house had a root cellar, and this as well as some of the foundation stones could have had an Acadian origin. After the first occupants decided to move, the farm with the present house was presumably leased to new arrivals to "The Bend," such as Ebenezer Cutler and William Steadman.⁵⁵ Thomas Prince, who possibly

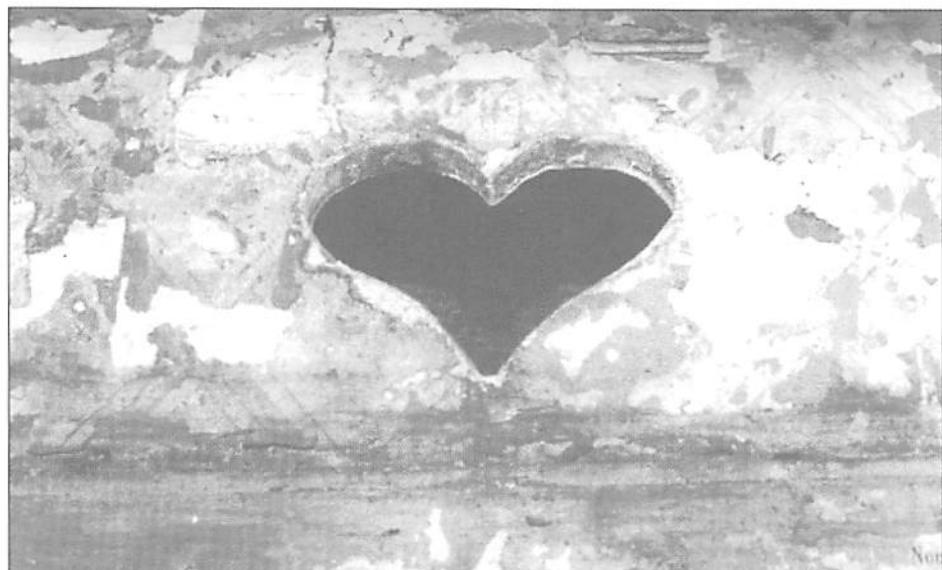
Township, Chester County, Pennsylvania," *Winterthur Portfolio: A Journal of American Material Culture*, Vol. 33 (Chicago: University of Chicago Press, Summer/Autumn 1998), p. 107-134.

54. A search of the earliest recorded land transactions on Jacob Treitz Sr.'s original Lot 9 has been carried out for the area around Harper's Lane since Prince family tradition claims that the Prince-Lewis House was located at the corner of this lane. However, research suggests that the house predates the existence of Harper's Lane and that it was only "near" the junction of the King's Road and Harper's Lane. One property under consideration is that sold to William Steadman by Christian Treitz on April 11, 1812 (WRO, Libro C-1, 502). Another property under consideration, minus a house, was sold by Christian and Rosanna Stieff to James M. Kelly and his wife Jerusha on March 2, 1816 (WRO, D-1, 347: registered March 5, 1816). A much later description of Kelly's property and "Monkton Inn," which he built and ran, mentions a "wood shed or house said barn [not built by Kelly]," implying that this may have been an earlier barn left standing behind where a farmhouse had stood (*Ibid.*, 0-1, 293: registered May 19, 1836). A garden east of either proposed house location is suggested in a property deeded to John Bentley on March 12, 1812 abutting to the south-east of the house location, which makes reference to "a hole in the ground where formerly stood the corner post of a garden fence" and "... the first above described cedar posted garden fence" (*Ibid.*, C-1, 487: registered March 31, 1812). For further information on this subject, cf. Adèle Hempel's two unpublished reports, the first: "Updated Chronology of Events relating to the Prince-Lewis House, Moncton, N.B. (c. 1775), focused on the years c. 1769-1816" (July 26, 1999) and a more recent one with the same title but for the years c. 1799-1816 (October 19, 1999), MAUL, Bell Collection. Cf. also unpublished drawings of properties at "The Bend" rendered by Bernard LeBlanc, Curator, Musée Acadien, Moncton (1998/1999).

55. Ichabod Lewis reserved to purchase through a mortgage the eastern half of Jacob Treitz Sr.'s Lot 9 on October 15, 1785 (*Ibid.*, A-1, 39: registered November 10, 1785), which would have included the house in question, however he annulled this agreement in 1789 (*Ibid.*, A-1, 228: registered July 8, 1789). Surveyor Ebenezer Cutler seems to have arrived at "The Bend" c. 1792 and was appointed "Town Clerk" and "Assessor" for

rented initially, may have purchased the house from William Steadman, Christian Treitz or Christian Stieff, depending on the date and exact location. When the Westmorland Road was straightened, the house was in the way and moved in early 1811 to its "Main Street" location. Around 1835 Ichabod Lewis took it over and renovated it in order to operate an inn out of the older right-hand side and to provide living-quarters for his family in the newer left-hand addition. The historical legacy of this house is, therefore, as multifaceted as that of the Petitcodiac region, uniting Acadian, German, and Loyalist cultures under a single roof.

It has been said that the later English arrivals, in particular the Loyalists, reaped the benefits from the Germans' toil. They, in turn, had been able to build on the pioneering efforts of Acadians. Today all their descendants share the region which their forebears helped to shape.



The carved-out heart in a wooden panel of the Treitz Haus in Moncton
(Courtesy Rainer L. Hempel)

Moncton for the year 1793. In the following year he served as a "Commissioner of Highways" and as one of the "Overseers of the Poor;" however, in 1795 Cutler became the "Surveyor of Lumber" for Dorchester, suggesting that his residency in Moncton was never permanent (Sackville, N.B., Local Records, 1748-1883: MAUL, Westmorland County, N.B., Records of Proceedings at the General Session of the Peace, 1785-1809, M.G. 9, A 12-11, III, Public Archives of Canada, Microfilm 5331).

Saint-Pierre et Miquelon : « Origines et originalités »

Marc DÉRIBLE

Comme beaucoup de gens de Saint-Pierre et Miquelon, j'ai le sentiment très fort d'appartenir à un pays original, c'est dire mon plaisir, aujourd'hui, de vous le présenter. D'autant plus qu'il est mal connu, et pour cause : 242 km² seulement, répartis en trois îles principales peuplées de 6 600 Français, situées à 20 km de Terre-Neuve 450 fois plus grande que notre archipel. Peu de chose donc mais l'histoire et la géographie s'y sont conjuguées pour lui donner une vie mouvementée, une étonnante diversité, sans commune mesure avec sa petite population ou sa faible étendue. C'est cet archipel que je vais vous raconter.

LES PREMIERS OCCUPANTS

L'histoire d'un pays c'est d'abord celle de sa population

Les Amérindiens et les Esquimaux furent les premiers occupants – provisoires – de l'archipel. Ils ont laissé des traces; pas de descendants. Des vestiges de différents peuples ont été découverts en un même endroit à Saint-Pierre. On pense que ce sont les restes de campements en un lieu toujours particulièrement propice pour l'accostage, la pêche et la chasse. (Il s'agit des : Amérindien archaïque, Archaique maritime [3500-5000 ans avant J.C.], Indiens récents, Paléo - esquimaux - dorsétiens). Ces vestiges (pointes de flèches, galets nucléus, éclats, micro-lames...) découverts depuis 20 ou 30 ans, ont fait l'objet, en l'an 2000, de fouilles organisées et subventionnées par le Conseil général et l'État français sous la direction technique d'archéologues canadiens, en référence aux travaux de M. Tuck. Les études devraient se poursuivre.

LES PREMIERS VISITEURS

Les premiers Européens, eux, ont été des pêcheurs sur ces bancs incroyablement riches en poissons qu'avaient signalés John Cabot à la fin du 15^e siècle.

Traditionnellement, on attribue au portugais Alvares Fagundes le premier baptême de nos îles, vers 1520, sous le nom des 11 000 vierges (d'après la fête de sainte Ursule). Dénomination qui figurera sur certaines cartes une trentaine d'années seulement.

Un autre personnage officiel à avoir mentionné l'archipel, c'est Jacques Cartier qui y fit escale en 1536, au retour de son second voyage au Canada pour le compte de François I. Son séjour aux îles Saint-Pierre (comme on disait alors) figure dans son livre de bord. Il écrit avoir rencontré plusieurs navires de France et de Bretagne. Certains livres d'histoire prétendent qu'il prit possession des îles au nom du roi de France mais aucun écrit ne l'atteste.

S'il y a des Bretons, des Français, des Portugais ... dans notre région, c'est d'abord et avant tout pour pêcher et fournir en poisson des pays catholiques qui jeûnent plus de 150 jours par an. On ne sait pas exactement la nationalité des premiers pêcheurs même si plusieurs revendiquent, maintenant ce titre. Il faut dire que les marins ont toujours été discrets sur les endroits poissonneux qu'ils découvraient et fréquentaient pour, évidemment, éviter la concurrence. Ce qui est à peu près certain, c'est que les premiers sédentaires, les premiers établissements, sont liés à une des techniques de pêche.

LES TECHNIQUES DE PÊCHE

1) La pêche errante avec des bateaux qui ne faisaient pas escale. Ils restaient souvent à la dérive pêchant la morue qu'ils salaient à bord (morue verte) et ramenaient ensuite en Europe.

2) La pêche sédentaire dont les hommes s'installent d'abord à terre, mettent leur bateau à l'abri et vont chaque jour à la pêche avec des chaloupes. On met la morue à sécher sur des *graves*, espèces de champs de galets étalés près des rivages ou sur des vigneaux, sortes de tables confectionnées avec des branchages et des piquets. Une main d'œuvre amenée sur de grands bateaux assure ce travail très pénible. Cela donne la

morue séchée. (Signalons qu'il reste encore de nombreuses graves à l'île aux Marins située à l'entrée du port de Saint-Pierre.)

Des marins de cette pêche sédentaire ont commencé à rester dans l'archipel toute l'année au lieu de rentrer en France l'automne, une fois la saison de pêche terminée. Ces hommes (de Saint-Malo, pense-t-on) qui étaient chargés de la surveillance et de l'entretien des installations de pêche, firent venir leur famille. On peut considérer que ce sont les premiers à peupler Saint-Pierre.

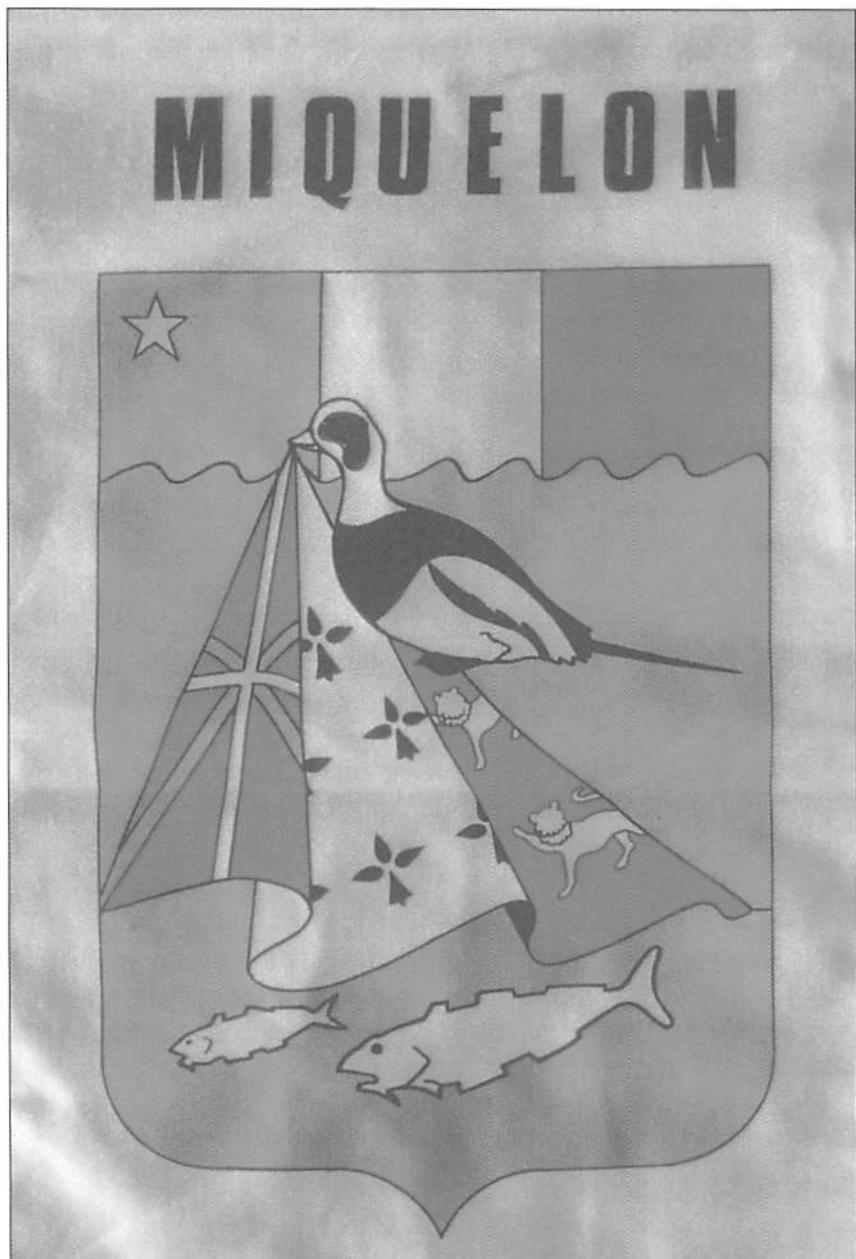
En 1670, l'intendant Jean Talon note qu'il y a 4 habitants et 13 pêcheurs. Il prend officiellement possession de Saint-Pierre et Miquelon au nom du roi de France.

ARRIVÉE DES ANGLAIS

Au 16^e siècle, dans la région de Terre-Neuve étaient arrivés les Anglais qui pratiquaient la pêche sédentaire surtout, parce qu'ils ne disposaient pas autant de sel que les Portugais, les Espagnols, les Basques. Ils ont donc eu besoin de place pour faire sécher leur poisson et chassèrent progressivement Portugais, Espagnols, Basques. Les Français, eux, se replièrent au nord et au sud de Terre-Neuve laissant la péninsule d'Avalon aux Anglais. Au sud, la France choisit Plaisance pour capitale française de Terre-Neuve. Les îles Saint-Pierre dépendront alors du gouverneur de Plaisance; ce qui n'ira pas sans certains conflits, les pêcheurs bretons, se sentant chez eux à Saint-Pierre, supportent mal l'autorité de Plaisance. Ce qui n'empêchera pas ces gens d'aller s'y réfugier l'hiver.

À la fin du 17^e siècle, c'est durant le printemps et l'été que Saint-Pierre est animé; pêcheurs français et navires des colonies américaines vendent ou échangent de la marchandise. Ces activités sont perturbées quand, en Europe, Anglais et Français se font la guerre. Les conflits européens ont des conséquences sur la vie et le devenir de la région. Des destructions, des attaques, des pillages sont opérés par les Anglais contre Plaisance et Saint-Pierre; et par les Français contre Saint-Jean avec d'Iberville.

Le scénario des attaques se renouvellera pour les guerres de la ligue d'Augsbourg, de succession d'Espagne; Saint-Pierre sera pillé au moins six fois.... La pêche toutefois à la fin du 17^e siècle et au début du 18^e reste excellente.



Les armoiries de Miquelon

À la fin de la guerre de succession d'Espagne, avec le traité d'Utrecht, l'Acadie, Terre-Neuve et Saint-Pierre et Miquelon passent aux Anglais, en 1713. Dans la région, il ne reste aux Français que l'île du Cap-Breton, l'île Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard) et le droit de pêcher sur certaines côtes de Terre-Neuve : le *French shore*.

DE 1713 À 1783

Une grande partie de la population quitte Saint-Pierre pour l'île Royale ne voulant pas prêter serment au roi anglais. On retrouve donc à Louisbourg des gens qui vivaient autrefois à Saint-Pierre et Miquelon.

À l'issue de la guerre de Sept Ans, par le traité de Paris en 1763, la France perd le Canada mais récupère, grâce à Choiseul, Saint-Pierre et Miquelon (avec certaines restrictions concernant sa défense) et conserve le droit de pêcher et de travailler le poisson sur une partie de la côte de Terre-Neuve.

De nos jours cette perte semble énorme mais à l'époque, les officiels français s'estiment heureux compte tenu de l'importance, de la priorité, qu'on accordait à la pêche. Le ministre Pitt a d'ailleurs protesté devant ce cadeau fait aux Français vaincus. Il craignait aussi que l'archipel ne devint un second Louisbourg et un foyer de propagande anti-anglaise.

À cette époque, les familles anglaises qui s'y étaient installées quittent Saint-Pierre pour Terre-Neuve. Arrivent dans l'archipel, des anciens habitants de l'île Royale, notamment des paysans acadiens qui s'installent de préférence à Miquelon, région plus propice à l'élevage et à l'agriculture. Les pêcheurs, eux, restent à Saint-Pierre, près du port bien abrité. Les marins métropolitains reviennent eux aussi au printemps.

Dès le début, Dangeac, le nouveau gouverneur, avait reçu des instructions pour limiter le retour des Acadiens et ce pour différentes raisons :

- ne pas donner d'inquiétude aux voisins anglais qui les craignaient,
- éviter le surpeuplement d'un minuscule pays qui n'avait pas les ressources pour assimiler un afflux d'émigrants,
- diminuer les charges liées aux familles nécessiteuses, aux bouches inutiles.

De plus, on recommande à Dangeac de recruter surtout des gens qualifiés; les marins pour la pêche et les artisans pour la reconstruction.

Malgré tout, à partir de 1763, 800 des Acadiens du Grand Dérangement viennent se réfugier à Saint-Pierre et Miquelon, pays français, catholique et proche de l'Acadie perdue. Ils viennent de Boston, de Halifax, de l'île Saint-Jean, de France et de l'ancienne Acadie. La priorité étant donnée à la pêche et les terres de Miquelon n'étant pas trop fertiles, le gouvernement français incite les Acadiens à partir pour Cayenne en Guyane française.

Les Acadiens de Miquelon, méfiants et fatigués des migrations, arrivés parfois en fraude, refusent de suivre le fonctionnaire chargé de les recruter et de les accompagner en Guyane. Dangeac n'a pas voulu utiliser la force devant la détermination des habitants de Miquelon. Il semble qu'une centaine d'Acadiens, établis à Saint-Pierre, se rendent à Cayenne pour finalement ou y mourir à cause du climat ou être rapatriés en France.

En 1765, une quarantaine d'Acadiens sont renvoyés en France mais d'autres réfugiés acadiens les remplacent. Le gouverneur, la mort dans l'âme, applique l'ordre de cesser de leur distribuer des vivres et invite les Acadiens à retourner en France où on leur parlait de leur offrir des terres. Mais les gens ayant entendu dire que les promesses n'étaient pas tenues ne « mordent pas à l'hameçon ». Pour justifier leur présence et gagner le droit de rester à Saint-Pierre et Miquelon, ces Acadiens, à l'origine des hommes de la terre, se reconvertissent en pêcheurs. Malgré cette mutation, en 1767, un ordre de Choiseul les renvoie en France, d'autres retournent en Acadie ou aux États-Unis. Curieusement, ce ministre change d'idée l'année suivante (sensible aux prières et au sort des exilés? ou averti par des rapports du préjudice fait au commerce?), en tout cas ces mêmes Acadiens sont autorisés à revenir; 322 sur 586 reviennent ainsi de France, retournent à Miquelon où la nécessité les conduit à devenir pêcheurs tout en restant laboureurs, éleveurs, journaliers, ouvriers. Dix ans après, en 1776, on recense à Miquelon 222 bêtes à cornes et 76 chevaux ce qui est relativement beaucoup par rapport à Saint-Pierre.

Saint-Pierre et Miquelon compte environ 2 000 personnes (776 à Miquelon – plus du tiers – alors qu'on n'en compte que 600 actuellement – le dixième) et la pêche se développe. Mais survient la guerre d'Indépendance en Amérique ce qui a pour conséquence de perturber grandement les échanges avec notre archipel situé en zone anglaise. Les

chose se compliquent quand la France se range du côté des Américains. Le 14 septembre 1778 une escadre anglaise prend Saint-Pierre qui est pillé et détruit. Les deux populations sont déportées notamment en France (1 400).

Au traité de Versailles en 1783, la France récupère Saint-Pierre et Miquelon sans aucune restriction, le *French shore* est modifié pour s'accorder avec l'avancée des Anglais. Du cap Saint-Jean au cap Ray au lieu du cap Bonavista à Pointe-Riche.

RETOUR 1783-1793

La population valide revient en juillet; elle s'était réfugiée dans des ports : Saint-Malo, La Rochelle, Saint-Servan, Lorient, Brest et Nantes.... Les Acadiens retrouvent Miquelon en majorité. Il faut tout reconstruire avec beaucoup de difficultés.

- Hostilité des Anglais pour la pêche entre Terre-Neuve et Saint-Pierre et Miquelon.
- Pénurie de bois sur l'archipel et les Anglais s'opposent à ce que les gens aillent couper des arbres dans les riches forêts de Terre-Neuve.
- Tempêtes.
- Présence de pirates, de flibustiers, de forbans.
- Arrivée tardive des matériaux.
- Incertitude à cause du système de troc (poisson contre marchandise) avec l'armateur qui décide lui-même du prix du poisson.

Malgré tout Saint-Pierre et Miquelon reprend vie.

On aménage des graves; la morue séchée est exportée aux Antilles apportée par des bateaux de France ou de Saint-Pierre et Miquelon. Des Antilles nous arrivent du rhum et de la mélasse... denrées dont on fait commerce avec les voisins.

On rencontre à Saint-Pierre des graviers, des soldats, des commerçants, des indiens micmacs (venus à Saint-Pierre pour faire du troc ou pour des raisons religieuses).



Le port de Saint-Pierre

LA RÉVOLUTION

À la veille de la Révolution Saint-Pierre est devenu un des ports importants de l'Amérique du Nord. L'activité y est intense et les gens n'ont pas, au début, le loisir de s'intéresser aux idées nouvelles qui, toutefois, se répandent peu à peu.

On en a la preuve avec quelques faits mineurs par rapport à ce qui se passait en France. D'abord cet incident avec un « ancien » Acadien, François Vigneau, qui heurte accidentellement la corvette du roi. Le commandant fait fouetter ce notable, cet homme fidèle à la patrie! La population s'indigne et forme une assemblée révolutionnaire pour prendre des décisions réservées auparavant au commandant. Un « club des amis de la Révolution » est même constitué par les plus excités. On plante aussi un arbre de la liberté.

Par contre, à Miquelon le curé du village – l'abbé Allain – n'a pas voulu prêter serment à la constitution civile du clergé. Ses paroissiens (des Acadiens) sont très attachés à la religion catholique et redoutent en plus une nouvelle guerre avec l'Angleterre qui les déporterait encore en France. Dans ces conditions, cet abbé Allain, avec 250 de ses paroissiens quittent Miquelon pour se réfugier aux Îles-de-la-Madeleine où il y a déjà une communauté acadienne. Donc beaucoup de Madelinots d'aujourd'hui sont originaires de Miquelon.

De même à Saint-Pierre, avec l'abbé Lejamtel, 114 habitants, d'origine acadienne pour la plupart, prennent le bateau pour arriver du côté de Louisbourg et de l'Île-Madame. La suite leur donnera raison puisque la même année, en 1793 donc, une escadre anglaise apparaît dans la rade de Saint-Pierre et s'empare des îles Saint-Pierre et Miquelon.

LE DERNIER EXIL 1793-1816

Les prisonniers militaires sont conduits à Halifax (commandant, soldats, équipage...). Dans un premier temps les installations ne sont pas détruites et la population (1 500) est autorisée à rester sur place. On essaie d'attirer les bons agriculteurs et les bons pêcheurs en Nouvelle-Écosse, mais l'opération échoue finalement. Seuls 150 habitants semblent intéressés mais ne s'intègrent pas à la colonie anglaise et quelque temps plus tard se retrouvent avec le gros des exilés dans différents ports de France (Bordeaux, Saint-Malo, Brest, La Rochelle [pour Miquelon surtout]) et là vivent de secours et dans l'espoir du retour. Signalons qu'en 1796, le commandant français Richerie avait détruit les établissements qu'avaient occupés des pêcheurs anglais.

Le retour, il va avoir lieu en 1816 seulement, même si durant de courtes périodes de paix l'archipel est rendu à la France.

Certains considèrent que le 22 juin 1816 est l'année la plus importante de notre histoire; celle à partir de laquelle la nationalité de l'archipel ne sera plus contestée.

LE RETOUR ET LA PROSPÉRITÉ

Avec le retour de la population reviennent également les navires de pêche et une certaine prospérité; 514 habitants en 1816, 6 400 en 1900.

(Imaginons l'évolution aux yeux d'un enfant né vers 1820 et vivant assez vieux pour voir la population décupler).

Malgré les débuts toujours difficiles (mauvais temps et pêche médiocre), les bâtiments sont peu à peu reconstruits. Toutefois, certaines familles, de peur d'être réexpédiées en France s'enfuient aux Îles-de-la-Madeleine. Cette crainte est fondée, on renverra, en effet, les familles les plus misérables les années de mauvaise pêche.

Le gouvernement essaie de développer l'agriculture et l'élevage à Miquelon et à Langlade afin de vivre davantage en autarcie; mais la population ne s'y intéresse que modérément malgré la prospérité de quelques fermes, la venue d'un jardinier de France et le savoir faire des descendants acadiens. La priorité dans l'esprit des gens c'est la pêche. Et la pêche, et le port, et la ville se développent avec son cortège de naufrages, d'incendies, de nouvelles installations, de nouveaux services (écoles, phares, courrier...). Cette pêche est particulièrement florissante dans la deuxième moitié du 19^e siècle :

- Arrivée de dizaines de navires.
- 1 500 à 1 800 personnes travaillent sur les graves.
- Constructions de hangars, de magasins, de graves, de routes.
- Câble téléphoniques en 1865.
- Forte émigration de Bretons et Normands.
- Des hivernants se fixent, se marient, s'établissent.
- Une communauté de Basques se forme, vit un peu à part (ils conduisent souvent des chars à bœufs).

Saint-Pierre se développe surtout parce que c'est là qu'il y a le port, le plus de commerce et de travail; c'est donc là que s'établissent les Bretons, les Basques et les Normands. En fait, au-delà d'un certain folklore, après une génération ou deux, par la puissance de la langue, des mœurs, des lieux, du climat... les habitants deviendront vite « Français originaires de Saint-Pierre et Miquelon » même si on s'appelle Cormier, Poirier, Vigneau, Bourgeois, Coste, Dupont, Detcheverry, Girardin, Mahé, Jackman... Les origines, en l'occurrence, c'est de l'histoire et c'est du passé!

DIFFICULTÉS

La pêche même si elle prospère, rencontre des difficultés et des obstacles, la France a toujours le droit de pêcher et de s'installer provisoirement sur le *French shore* à Terre-Neuve. Ce droit, accordé par les Anglais heurtent les Terre-neuviens d'autant plus qu'ils pâtissent de la concurrence avec Saint-Pierre au niveau du commerce. Parmi ces échanges il y a la vente des appâts aux Français par les pêcheurs de la péninsule de Burin. Il s'agit de hareng, de capelan, d'encornet.... À Saint-Jean, le parlement, en 1887, vote le Bait-bill interdisant cette vente pour gêner, pour perturber, les campagnes de pêche des Français.



Maison typique de Saint-Pierre

En conséquences, beaucoup de petits ports de la péninsule de Burin sont privés d'importantes sources de revenus, on invente une nouvelle pratique : celle de la pêche au bulot (espèce d'escargot de mer); on appâte avec beaucoup de succès désormais avec ce gastéropode présent en grande

quantité sur les bancs, le commerce de Saint-Pierre en souffre quand même; les navires viennent moins souvent et moins nombreux acheter la bouette.

Malgré tout, au début du 20^e siècle tout va bien pour la pêche (4 000 graviers et 203 goélettes) mais une série d'événements va s'abattre sur le pays :

- 96 naufrages en 4 ans,
- une série de mauvaises campagnes de pêche,
- apparition des chalutiers à vapeur qui sont – autonomes parce que grands – et parce qu'ils sont plus grands, les armateurs locaux ne peuvent plus suivre,
- les droits de port sont maintenant plus élevés qu'à Sydney.

Ajouté à cela, en 1904, contre des modifications de frontières en Afrique, la France abandonne son droit de s'installer sur le *French shore* (mais garde le droit d'y pêcher); ce qui diminue encore un peu l'activité.

Devant cette situation catastrophique des familles entières décident de s'expatrier au Canada; 2 000 personnes quittent ainsi le pays (le tiers de la population).

Survient ensuite la guerre de 1914-1918 durant laquelle une centaine de Saint-Pierre et Miquelon meurent pour la France; durant cette guerre on n'a pas entretenu les goélettes qui pourrissent au fond du port. La situation est grave et pourtant grâce encore à sa situation, l'archipel est à la veille de sa période la plus prospère.

LA PROHIBITION

En 1920, aux États-Unis, la loi Volstead interdit la fabrication et la consommation d'alcools. Le Canada continue à en produire mais on interdit la consommation. Très vite Saint-Pierre va devenir une des plaques tournantes de trafics qui sont de deux types :

- ❶ Les alcools « whiskies canadiens » Bourbon et Rye viennent du Canada exportés officiellement à Saint-Pierre et Miquelon. Les mêmes alcools reviennent en contrebande au Canada et aux États-Unis.
- ❷ Les alcools achetés en France et en Écosse (Cognacs, Whiskies, Champagne...) sont acheminés d'abord à Saint-Pierre puis, là encore,

de puissantes vedettes, les transbordent dans des bateaux, à la limite des eaux territoriales.

À Saint-Pierre, les caisses sont vidées et les bouteilles mises dans des sacs de jute plus maniables, plus discrets, plus faciles à entasser dans la cale d'un bateau.

Des compagnies canadiennes et américaines, surtout, contrôlent le gros du trafic, il y a très peu de commerçants locaux.

Indirectement le pays profite de ce que nous appelons *Le temps de la fraude* :

- période de plein emploi,
- enrichissement du trésor public qui perçoit, tout à fait légalement, une taxe sur chaque caisse débarquée, ce qui permettra l'ouverture de grands travaux (quais, routes...),
- un port très actif,
- construction de nombreux entrepôts,
- les gens récupèrent le bois des caisses pour se chauffer et même utiliser dans la construction.

Malheureusement, la loi Volstead – inefficace – est abrogée en 1933 et, du jour au lendemain, une période noire s'ouvre pour l'économie. La pêche est désorganisée, beaucoup l'avaient abandonnée pour le travail plus facile et mieux payé lié à la fraude, et la succession n'est plus assurée. C'est dans ce mauvais climat social que survient la guerre.

GUERRE MONDIALE ET GUERRE « CIVILE »

La guerre de 1939-1945 ne touche pas Saint-Pierre au début puisqu'il n'y a pas de mobilisation. En 1940 la France capitule et collabore avec l'Allemagne, Saint-Pierre est dirigé par le gouverneur de Bournat qui dépend de Pétain.

Là encore la position géographique du pays va avoir certaines conséquences.

Saint-Pierre est entouré d'Anglais (Terre-Neuve), de Canadiens, d'Américains hostiles aux Allemands ou ennemis des Allemands. Il y a un blocus de Saint-Pierre, blocus qui est levé avec le départ d'un bateau

militaire. Les anciens combattants entretiennent une certaine agitation contre le pouvoir en place et les gros commerçants. Certains (une quarantaine) quittent Saint-Pierre en cachette pour rejoindre de Gaulle à Londres via Terre-Neuve.

Pour éviter l'occupation de Saint-Pierre et Miquelon par les Américains ou les Canadiens, de Gaulle, qui sait le courant de sympathie qu'on lui porte, envoie l'amiral Muselier avec trois corvettes militaires et un sous-marin (le Surcouf) pour « occuper » ou « libérer » Saint-Pierre et Miquelon et aussi pour recruter des marins. Ils arrivent le 24 décembre 1941 et investissent tous les endroits stratégiques sans coup férir. Une consultation (un plébiscite) est organisée qui approuve le ralliement à la France libre. Ce vote a été boycotté par les partisans de Vichy comme consultation illégale. Donc le résultat a donné de 90 % de oui (soit 70 % environ de la population).

La population s'entre-déchire pour des raisons, en fait, qui, souvent, n'ont rien à voir avec la guerre. On assiste à une sorte de lutte des classes. Le triomphe des pauvres (gaullistes) sur les riches (vichystes). Cette guerre « civile » a laissé des cicatrices dans les rapports entre les gens.

L'APRÈS-GUERRE

Après la guerre (durant laquelle on a moins péché) Saint-Pierre reprend une activité intense avec la pêche hauturière locale et son usine de congélation alimentée aussi par la « petite pêche » qui se pratique le long des côtes en doris; embarcation familiale qui a fait partie du paysage local pendant près de 100 ans.

Il ne faut pas oublier non plus les nombreux chalutiers qui font escale dans le port. Les Espagnols sont tellement nombreux qu'ils ont leur curé, leur médecin, leur centre de détente, leur émission de radio. Puis il y a les Portugais, les Coréens, les Allemands, les Japonais. Des sociétés locales de pêche sont créées.

L'archipel profite encore de sa situation avec une quarantaine animale qui apporte aussi de l'argent dans les années 1960 à 1970.

La ville et la vie, entre 1970 et 2000, ont subi des transformations très importantes :

- équipements scolaires, portuaires, aéroportuaires,
- station de télévision locale,
- niveau de vie relativement élevé par rapport à la France (chaque famille possède sa maison, sa ou ses voitures, son bateau, souvent sa villa),
- les associations se sont considérablement développées (sports et culture) pour compenser l'isolement. Ces activités sont nombreuses, accessibles et bon marché.
- en 30 ans la population a augmenté de 25 % et la superficie de la ville de 100 %.

SITUATION ACTUELLE

Le pays semble prospère mais c'est une économie fragile et artificielle parce que très largement subventionnée; la raison même de l'archipel a d'ailleurs été remise en question.

Dans les années 1980-1990, s'est posé le problème de la surpêche. Le poisson diminue ou disparaît des zones autrefois très riches et qui avaient « justifié » Saint-Pierre et Miquelon.

En 1972 la France et le Canada passent un accord, limité dans le temps mais où la France abandonne définitivement ses droits historiques de pêche au niveau du *French shore*.

En 1977, le Canada décide d'étendre ses eaux jusqu'à 200 milles marins; la France en fait de même. Donc dans notre région les deux zones se chevauchent. De plus, le Canada, pour la raison déclarée de protéger les stocks de poissons distribue les quotas, accuse les chalutiers français de surpêche, ferme ses portes à nos bateaux et menace donc d'étouffer cette économie.

L'archipel a peur de faire les frais, d'être les victimes d'accords commerciaux entre la France et le Canada; bref d'être sacrifié. Plusieurs actions sont entreprises : grèves de la faim de nos parlementaires dans des hôtels du Canada, croisades pour les droits de pêche.

Finalement un tribunal international à New York délimite les eaux : les nouvelles frontières sont très défavorables à l'archipel. Une zone de 20

milles autour de l'archipel et un « étroit tuyau » long 200 milles au sud. Depuis le pays essaie de se relever; les techniques et les pratiques de pêche se modifient. On essaie d'exploiter aussi le requin, les œufs de lumps, le crabe, le bulot... mais l'administration reste le principal employeur ($\frac{1}{3}$ de la population active).

CONCLUSION

Ainsi, le survol rapide et simplifié d'une histoire longue et compliquée montre d'abord que notre passé est fait d'une succession de hauts et de bas, où la prospérité est hélas toujours fragile et les crises bien heureusement temporaires.

Nous avons vu également que l'archipel n'a jamais pu se suffire à lui-même sur une longue période. Ses activités, dépendent de sa place ou des événements dans la région; sa survie, de la solidarité française. Le pays évolue en fonction de paramètres qui lui échappent et nous retrouvons dans la situation actuelle les données qui ont expliqué son histoire.

En définitive, qu'est-ce que Saint-Pierre et Miquelon aujourd'hui?

❶ D'abord une communauté originale parce que française dans un environnement anglophone et canadien. Ce sont peut-être des facteurs propices à développer le tourisme, un institut de langue, une quarantaine animale, une coopération régionale mais aussi un frein contre une assimilation, puisqu'en cas de crise, les gens ne peuvent pas ou ne veulent pas s'établir facilement dans une région voisine canadienne (problèmes d'émigration, de langue, de diplômes, de culture...). De plus, l'archipel est une vitrine française que le gouvernement se doit de rendre attrayante; si bien que le niveau de vie chez nous, supérieur à celui de la France métropolitaine, n'a rien à envier à celui de nos voisins terre-neuviens.

❷ Ensuite, un pays avec des espoirs : une zone économique pour laquelle de nouvelles pratiques de pêches se sont développées et qui laisse espérer les ressources liées aux hydrocarbures ou à un système de dédouanement; un port libre de glaces toute l'année et un tout nouvel aéroport (deux outils sous-employés actuellement).

❸ Enfin et surtout, une petite population dans un petit pays. La modestie du nombre d'une part, permet une solidarité nationale généreuse.

D'autre part, la faible superficie ne permet pas d'envisager l'indépendance, l'autonomie, en supposant que la question, un jour, nous vienne à l'esprit.

Alors bien sûr, nous sommes peu, et nous sommes petits, mais nous sommes là. Nous avons conscience d'être une minorité, et j'espère, l'ambition de ne pas

être une médiocrité. Souvent on cherche à symboliser un pays par une plante ou un animal.... Pour nous, il serait ardu de faire un choix. Personnellement, au regard de notre passé, je m'en sortirais en disant que l'archipel devrait être représenté par une espèce en voie d'apparition.

Évidemment, je ressens la superbe difficulté d'être le rapporteur de notre propre histoire. On y a tendance, souvent, à juger les événements d'un certain angle seulement, alors pour finir, permettez-moi d'être partial à nouveau, et rappeler à propos de la longue lutte entre les Anglais et les Français dans cette région de l'Amérique du Nord, que les Anglais sont maintenant partis et que nous Français sommes encore là.

In memoriam

Robert LeBlanc 1921-2001

Le 11 septembre 2001 restera une date marquante en ce début du 21^e siècle. Les événements qui ont eu lieu en ce jour aux États-Unis ont eu des répercussions un peu partout dans le monde, même ici en Acadie. De fait, un des collaborateurs des *Cahiers*, le professeur Robert LeBlanc, y a trouvé la mort en tant que passager à bord du vol 175, soit le deuxième avion qui a percuté la tour sud du World Trade Centre. Le professeur LeBlanc est l'auteur d'une thèse qui a fait école en études acadiennes. En effet, cette étude comprend des schémas qui montrent les déplacements suivis par les Acadiens lors de leurs pérégrinations durant le Grand Dérangement. Professeur de géographie de la University of New Hampshire de 1963 à 1999, Robert LeBlanc était à la retraite depuis deux ans lorsque le matin du 11 septembre, il montait à bord d'un avion à destination de la Californie où il devait assister, semble-t-il à un colloque regroupant des géographes.

Nouvelles de la SHA

Léone BOUDREAU-NELSON

RECONSTRUCTION DE LA CHAPELLE ACADIENNE DU COUDE

PROJET DE LA SHA

Dans trois ans, soit en 2004, l'Acadie célébrera le 400^e anniversaire de sa fondation par des Européens en 1604 à l'Île Sainte-Croix.

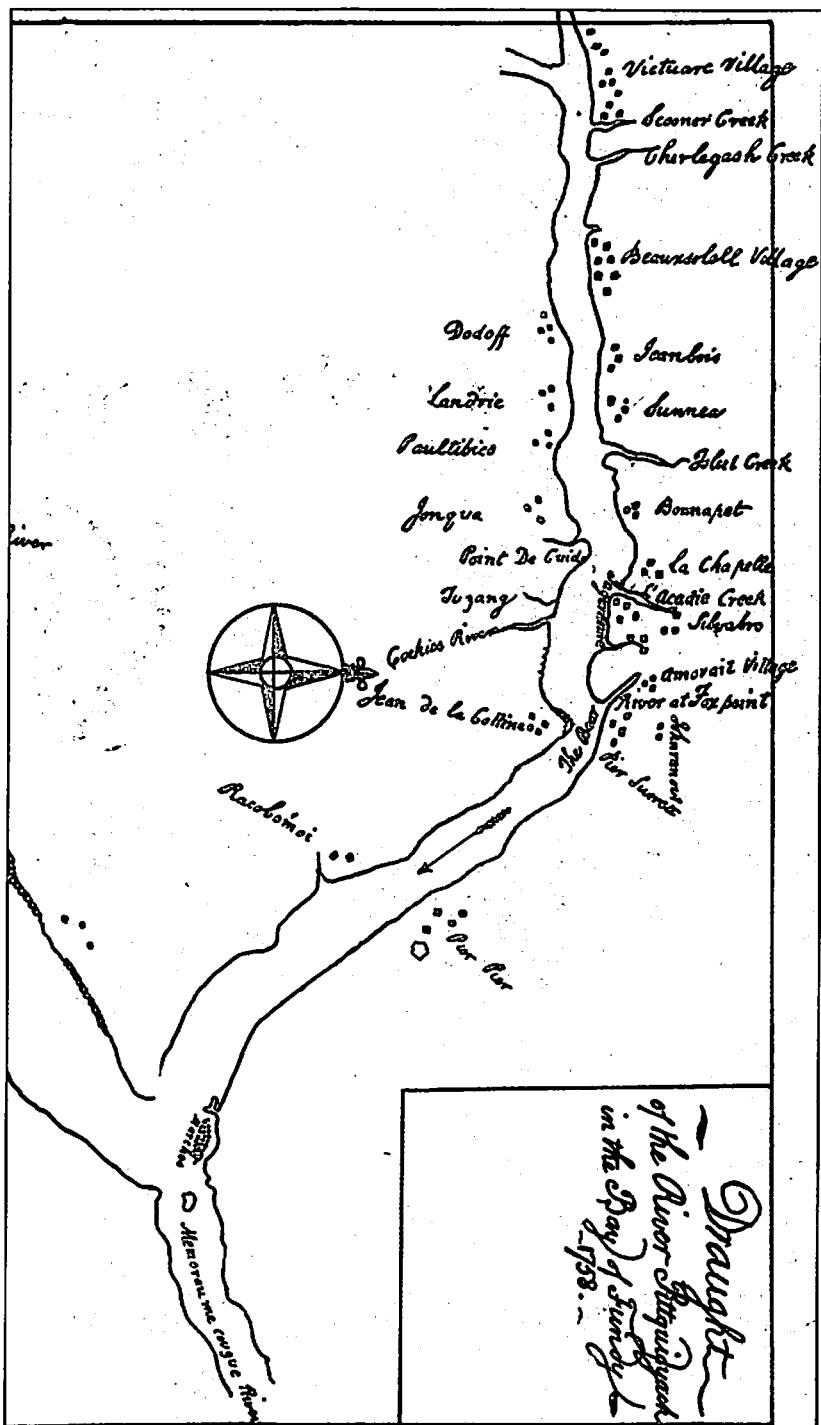
En vue de souligner cet anniversaire, la Société historique acadienne par décision de son conseil d'administration se propose d'ériger une chapelle sur le site de l'ancienne chapelle acadienne du village du Coude, nom primitif de Moncton.

Or, d'après l'histoire, durant la première moitié du dix-huitième siècle, ce village du Coude était habité par des Acadiens qui, ayant quitté le Bassin des Mines, avaient remonté la rivière Petitcodiac pour s'y établir. Ils y avaient bâti leurs maisons et une chapelle. Ils y vécurent jusqu'à la Déportation, alors qu'un jour de novembre 1758, un détachement sous la direction du major George Scott incendia l'ensemble des habitations.

À la veille du quatrième centenaire de l'Acadie, le moment semble tout indiqué pour témoigner de l'histoire des premiers colons acadiens de Moncton et de leur rendre hommage en élevant à leur souvenir une humble chapelle sur le site du cimetière qu'ils ont quitté derrière eux.

À cet effet, des recherches se poursuivent présentement sur les données historiques et archéologiques entourant *l'ancienne chapelle acadienne du Coude*.

D'après l'historien Placide Gaudet : « Y avait-il en 1755 des Acadiens établis au Coude? C'est plus que probable. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette date il y avait une chapelle au Coude dont on reconnaissait



Carte de l'expédition du Major George Scott sur la rivière Petcoudiac, 1758
(Source : collection Webster, Musée du Nouveau-Brunswick)

encore les traces de l'emplacement en 1884. Je l'ai constaté moi-même dit-il, en compagnie de plusieurs Acadiens de Moncton. À notre grande surprise, nous découvrîmes, à une centaine de pas du quai Harris, une dizaine de pierres posées en forme de rectangle. C'était à n'en pas douter, l'emplacement de la chapelle dont m'avaient parlé, sept ou huit ans auparavant, des vieillards acadiens possédant bien la tradition recueillie de la bouche de leurs pères et grands-pères ».

De plus, tout à côté de l'emplacement en question, à droite et tout près du parc du mascaret (Bore Park) on sait que la maison de feu James Beatty était placée sur un ancien cimetière puisqu'en creusant la cave on y a découvert plusieurs cercueils.

La *reconstruction de la chapelle acadienne du Coude* est un projet que réalise la Société historique acadienne en collaboration avec la municipalité de Moncton.

L'inauguration de la chapelle est prévue pour le 15 août 2004.

PROCHAINES CONFÉRENCES DE LA SHA

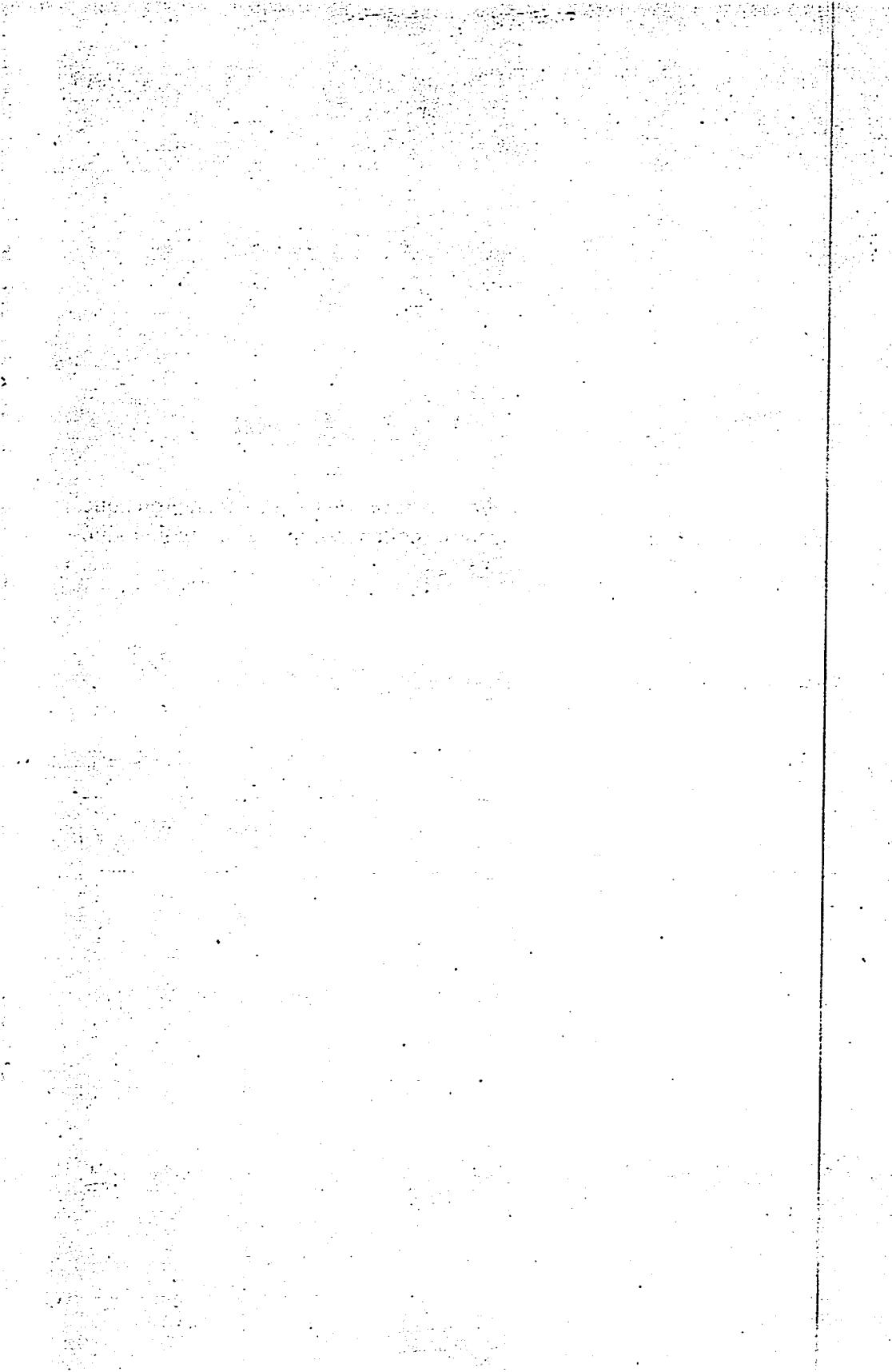
DATE	SUJET	CONFÉRENCIER
24 février 2002	<i>Les déportés en Angleterre</i>	Paul Delaney
24 mars 2002	<i>Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse</i>	Neil Boucher
5 mai 2002	<i>Les Acadiens des Îles-de-la-Madeleine</i>	Paul Larocque

BIENVENUE À NOS NOUVEAUX MEMBRES

- Yvon Boudreau, Robichaud, N.-B.
- Richard Hébert, Montréal, Qué.

Joyeux Noël!

Bonne et Heureuse Année!





LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE
ACADIENNE

\$ 5.00